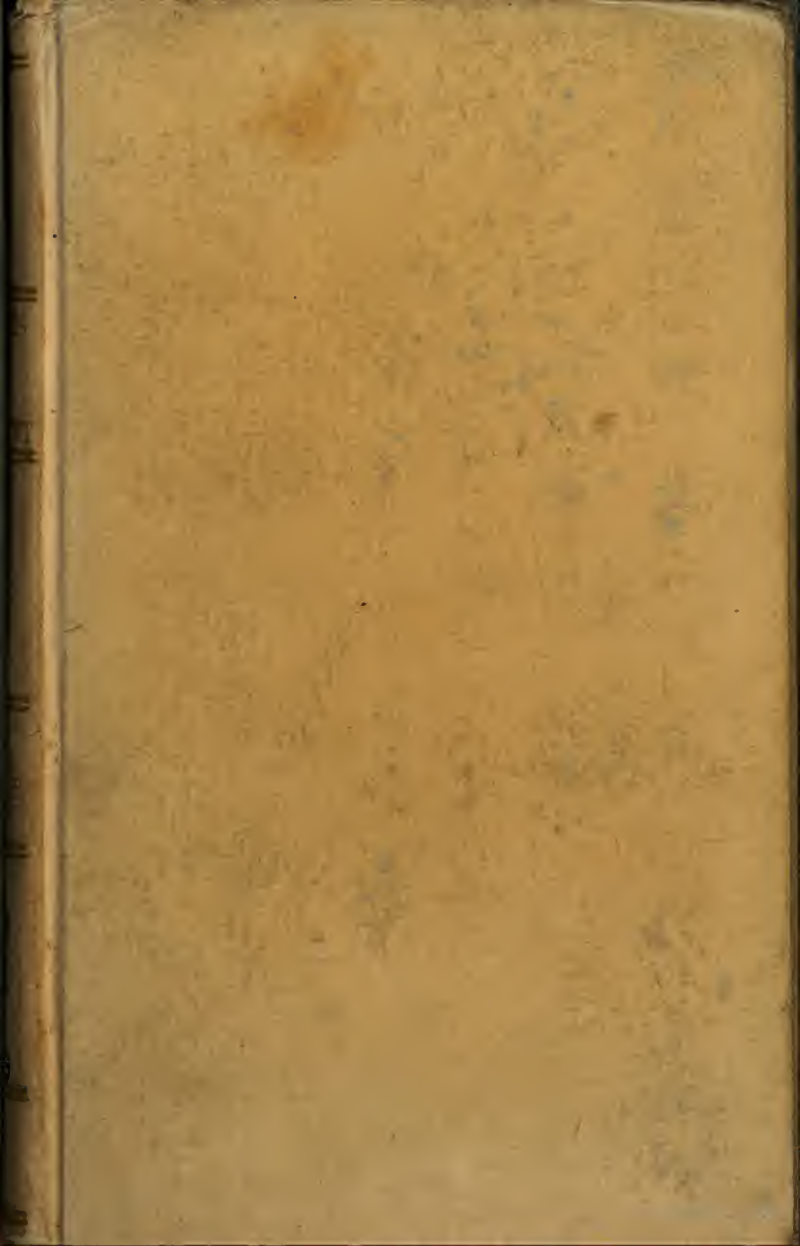




OEUVRES

DE

C. A. DEMOUSTIER.

COURS DE MORALE

PAR

C. A. DEMOUSTIER,

auteur des Lettres à Émilie sur la Mythologie.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.

M DCCC IX.

SECONDE PARTIE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE,

PRONONCÉ A LA REPRISE DE CE COURS, EN L'AN 6.

Le langage du cœur ressemble quelquefois à celui de la raison. Aussi n'est-il pas rare de s'y méprendre. Cependant il existe une marque à laquelle on est sûr de les distinguer. Le style de la raison est concis autant que le langage du cœur est diffus. L'une croit toujours en avoir trop dit, l'autre ne croit jamais en avoir dit assez ; et plus je vous ai parlé, mesdames, plus il me semble que j'ai de choses à vous dire.

Eh ! que vous ai-je dit en effet que je ne doive cent fois vous dire encore? Soyez bonne amie, bonne sœur, bonne épouse, bonne mere. Mais il y a tant de manieres de l'être ! La morale ne pourroit-elle pas se comparer à un diamant dont l'art a multiplié les facettes? Plus il vacille, plus il étincelle aux lumieres; plus elle varie dans ses rapports, plus elle brille au flambeau de la vérité.

Vérité, sentiment, voilà la substance de nos entretiens.

Si quelquefois la vérité vous semble un peu sévere, rappelez-vous que ce n'est pas d'après moi que je vous parle; mais au nom de Platon, de Socrate, de Diogene, de Zénon : et comme on supporte les discours hardis d'un ambassadeur, non par égard pour sa personne, mais par respect pour la puissance qu'il représente, écoutez avec patience, et prenez, s'il se peut, en bonne part les maximes qui sortiront de ma bouche, non par indulgence pour moi, mais par vénération pour les grands hommes dont je ne suis que le foible interprete.

Si le sentiment répandu dans mes discours pénetre vos cœurs, et y fait éclore quelques vertus nouvelles, n'en sachez gré qu'à vous-mêmes; car je ne vous rendrai que les sentiments que vous m'avez inspirés. C'est ainsi qu'au printemps, la vapeur qui s'éleve du sein de la terre y retombe en rosée, et féconde le germe des fleurs qui vont embellir la nature.

Mais de même qu'il faut, pour favoriser leur croissance, les dégager de l'herbe parasite qui les environne, j'élaguerai, si je puis, les défauts et les ridicules qui, sans cesse renaissants, nuisent au développement de vos vertus.

Je l'avouerai donc franchement; de tous vos défauts, le plus universel, c'est la vanité. Elle est pour vous, mesdames, ce qu'est pour

nous l'ambition. Il existe peu de femmes ambitieuses, mais presque toutes sont plus ou moins vaines.

Si les prétentions de la vanité sont moins vastes que celles de l'ambition, ses desirs sont plus multipliés. L'ambition ne s'alimente que d'objets importants ; la vanité se nourrit des moindres détails. L'une est une maladie violente, dont le premier accès nous emporte au milieu du délire; l'autre est une fievre continue, qui par degrés nous consume, et finit par nous dessécher le cœur. Aussi ne faut-il souvent qu'un grand revers pour abattre et étouffer l'ambition ; tandis que la vanité fermente au sein même de l'infortune, et renaît après un siecle d'adversité.

Mais si les principes de la philosophie sont insuffisants pour anéantir le germe de cette contagion universelle, peut-être la morale nous offrira-t-elle des palliatifs pour adoucir son influence et ralentir ses progrès.

Les ridicules de la jeunesse ressemblent à ces insectes qui voltigent sur les roses du printemps. Comme eux, ils n'ont souvent qu'une origine fort obscure; comme eux, la frivolité les amene ; comme eux, ils brillent parfois d'un éclat passager; et si, de même que ces insectes éphémeres, le jour qui les vit naître ne les voit pas aussi s'évanouir, c'est que par une sorte d'attrait particulier à la beauté, il semble qu'après s'être reposés

sur vos charmes, ils veuillent y prolonger leur fugitive existence.

C'est alors que vous éprouvez la malignité de leur influence. Elle s'étend sur vos graces, votre esprit, vos habitudes et vos mœurs. Bientôt leur prestige est tel, qu'à vos yeux les ridicules deviennent des agréments, et souvent les vertus des ridicules.

Mais de tous les ridicules qu'enfanta chez vous l'opinion, le plus funeste, en ce qu'il retombe sur vous-mêmes, est celui que vous attachez à cet âge intéressant où des plaisirs plus tranquilles, où des goûts plus sages, succedent aux brillantes variations de la jeunesse.

Femmes, pourquoi borner vous-mêmes votre empire?
N'est-il pas assez passager!
Le cœur de l'homme est-il si peu léger
Que vous deviez prendre soin de l'instruire
Des moyens de se dégager?
Par quelle étrange inconséquence
Entre vous est-il convenu,
Que l'âge des talents, du goût, de la vertu,
De nous charmer n'aura plus la puissance?
Victimes de notre inconstance,
Vous paroissez la protéger;
C'est vous qui nous marquez d'avance
Le jour, l'heure, l'instant où nous devons changer:
Et si par habitude, ou par délicatesse,
Ou par estime, ou par constance enfin,
Nous soupirons encor pour vous le lendemain
De ce jour fugitif qu'on nomme la jeunesse,

Soudain de traits piquants criblant ce pauvre amour,
Vous ridiculisez sa constance éternelle :
L'enfant honteux se sauve ; et dès que ce beau jour
Décline aussi pour vous, il fuit à tire-d'aile,
En vous criant de loin : Vous êtes encor belle ;
J'espérois près de vous régner encor long-temps ;
Mais il en coûte cher aux amours trop constants ;
Vous me l'avez appris vous-même ;
Je vous admire, je vous aime ;
Mais adieu, vous avez trente ans.

Vous ressemblez, mesdames, au propriétaire d'un terrein fertile, qui, dédaignant les plaines fécondes exposées au midi, et les riches coteaux qui déclinent vers le couchant, borne tous ses soins à cultiver quelques fleurs au pied d'une colline exposée aux premiers rayons du matin, et caressée par le souffle des premiers zéphyrs. Sous le regne passager du printemps, chacun admire et envie les prémices de son riant domaine ; mais au temps où les moissons jaunissent, où les fruits se colorent, les roses commencent à pâlir, et le courtisan de Flore, errant seul dans ses plaines incultes et sur ses coteaux dépouillés, envie à son tour les richesses des amis de Cérès, et les trésors des favoris de Pomone. J'essaierai de vous épargner, s'il est possible, ce repentir toujours amer et souvent inutile. Peut-être ne négligez-vous vos richesses que faute de les connoître.

Je conçois que pour bien employer la vie, il faudroit souvent recommencer à vivre. Je sens qu'en poursuivant les plaisirs, on vole vers l'objet qu'on veut atteindre, sans songer où sa poursuite nous conduit. Je suspendrai, malgré vous, la rapidité de votre course, et je vous forcerai, dussé-je vous déplaire, de détourner les yeux des fantômes brillants qui fuient devant vous, pour les fixer sur les biens réels et permanents placés le long de votre route.

Nous observerons souvent l'influence des caracteres, des états, des préjugés, dont la diversité nuance et modifie les passions humaines. S'il est nécessaire de s'étudier long-temps pour bien vivre avec soi-même, il ne l'est pas moins d'étudier les hommes pour bien vivre avec la société.

Convenez, mesdames, que ce genre d'étude n'est pas toujours celui qui vous occupe le plus sérieusement. Entraînées par la vivacité de votre imagination et la rapidité de vos pensées, vous glissez tellement sur la superficie des objets et des personnes, que si l'on vous prioit de définir le caractere de votre meilleur ami, vous croiriez avoir tout dit en répondant : *Il est aimable*. Vos yeux même sont tellement distraits par la curiosité, qu'il vous arrive souvent de regarder tout et de ne rien voir; et quand vous sortez de ces demeures enchantées où le plaisir a réuni pour vous la foule de ses adorateurs, vous avez passé si légerement sur les détails du tableau,

qu'il vous est impossible d'en apprécier l'ensemble.

Pour moi, je l'avoûrai, dans un tel assemblage,
En observant les traits, le maintien, le langage,
Sur le front de chacun, j'aime à mettre en écrit
Les mœurs, le caractere, et l'état et l'esprit.
De la riche Marton la figure ingénue
Rougit, sous l'éventail, de se voir reconnue
Près d'un fat ignoré, qui, presque à chaque pas,
Salue en ricanant ceux qu'il ne connoît pas.
Le savant se promene, et l'étourdi galope.
L'optimiste, en riant, coudoie un misanthrope.
Sur la rotondité d'un large fournisseur,
Un sot en le heurtant, fait bondir un auteur.
Avec un air dolent, cette Agnès indolente
Présente aux innocents sa candeur nonchalante.
Chloé s'assied vingt fois; pour sa commodité?
Non, c'est pour qu'on se tourne un peu de son côté.
Ce plaisant empesé rit de ce qu'il va dire;
Donc, de ce qu'il dira personne ne va rire.
Cet homme parle bas, mais bien; c'est un rentier.
Cet autre parle haut; c'est un banqueroutier...
Quelle tournure! c'est au moins une duchesse:
Je sens la rose, mais j'entends un *pa-ta-qu'est-ce*.
Ainsi ne jugeant point l'homme tel qu'il paroît,
Je souleve le masque, et le vois tel qu'il est.

Après cette époque mémorable où le bouleversement général a renversé l'ordre des destinées particulieres, la morale doit enseigner tour à tour l'art pénible de braver les premieres

rigueurs de la fortune, et le secret plus difficile peut-être, de ne point abuser de ses premieres faveurs.

O vous qui dans le sein de l'opulence, élevées par la vertu, formées par la délicatesse, embellies par les arts, cultivées par l'amitié, comptiez autrefois vos jours par vos plaisirs, et vos plaisirs par vos bienfaits, remplacez les richesses que le sort vous a dérobées, par les trésors que la mort seule peut vous ravir; et, riches de vertus, de talents et de courage, prouvez-nous qu'avec un bon cœur, un esprit éclairé, une ame forte et généreuse, on est au-dessus des atteintes de l'humiliation et de la pauvreté.

Et vous qui, nées au sein de la médiocrité, de l'indigence peut-être, apportez dans le monde un esprit peu riche en connoissances, un cœur peu formé aux procédés, une ame qui n'a pu s'élever et s'agrandir aussi rapidement que votre fortune, étudiez-vous du moins à suivre les traces des femmes estimables qui vous ont précédées dans la carriere de l'opulence. Privées de leur éducation et dépourvues de leurs lumieres, couvrez cette tache originelle du voile de la modestie et de la discrétion. Au lieu de parodier leur noble aisance et leur aimable dignité, prenez le ton naturel de la franchise et de la bonhomie, observez leurs habitudes, prenez leurs sentiments, imitez leur délicatesse; égalez, surpassez, s'il se peut, leurs vertus, et par votre

respect pour leur infortune, montrez-vous dignes de succéder à leur prospérité. C'est ainsi qu'en saisissant en détail les perfections des meilleurs modeles, vous parviendrez à vous en approprier l'ensemble, et à devenir vous-mêmes des modeles de perfection.

On prétend que Socrate, fils d'un sculpteur assez célebre, contemplant chaque jour les traits majestueux et la beauté céleste des figures que le génie faisoit éclore sous ses yeux, conçut dès sa jeunesse l'idée de la perfection morale. Si les beautés de l'art lui inspirerent cette idée sublime, quelles sont donc celles que doivent vous inspirer les beautés de la nature! Au printemps de votre vie, chaque jour vous voyez, comme Socrate, éclore en vous des graces nouvelles. Votre œil fixé sur la glace fidele, étincele de joie en découvrant leur naissance; votre cœur palpite de plaisir en suivant leurs progrès; votre front rougit d'orgueil et d'espérance à l'aspect de leur développement; et ce fard de la vanité, qui ressemble à celui de la pudeur, animant encore la beauté dont le miroir vous présente l'image, vous fait passer rapidement de l'admiration à l'extase, et de l'extase à l'enchantement:

Car, entre nous, il faut en convenir;
En dépit de la modestie,
Une femme a bien du plaisir
A se dire; « Je suis jolie; »

Sur-tout quand c'est la vérité.
Mais il me semble encor que vous pourriez vous dire:
« Rien ne manque à mes traits que l'immortalité.
« Pour éterniser leur empire,
« D'après ces modeles parfaits
« Corrigeons nos défauts, faisons-nous des attraits
« Que le temps ne puisse détruire:
« Ayons cette bonté, cette aimable candeur
« Qu'avec tant de finesse exprime mon sourire;
« Que ce front ingénu, qu'embellit la pudeur,
« Que ce regard, rempli de tendresse et de flamme,
« Soit le miroir fidele de mon ame
« Et l'interprete de mon cœur;
« Mains, qui des lis effacez la blancheur,
« Bras, dont le contour enchanteur
« S'étend et s'arrondit avec tant de noblesse,
« Vous essuierez les pleurs de la tristesse,
« Vous soutiendrez le front de la douleur;
« Et vous, pieds délicats, dont la grace furtive
« De mille amants fixe les yeux,
« Vous dont la course fugitive
« Echappe aux regards curieux;
« Plus prompts que la pensée, à l'amitié fideles,
« Portez la paix, l'amour, le bonheur en tous lieux:
« Comme le messager des dieux,
« La Bienfaisance vole, et ses pieds ont des ailes. »

Ainsi de vos attraits l'heureuse impression,
Aux plus hautes vertus pourroit vous faire atteindre,
Et je n'aurois plus qu'à vous peindre,
Pour faire le tableau de la perfection.

Aimable et douce Confiance,
Sœur de l'auguste Vérité,
Prépare à mes discours le cœur de la beauté,
Et son esprit à l'indulgence.

En attirant Minerve à la cour de Vénus,
Je veux fixer l'estime et l'amour sur vos traces;
Les graces font admirer les vertus,
Et les vertus font adorer les graces.

PLATON.

La philosophie ancienne se bornoit aux premieres notions de la physique, et à quelques maximes générales sur la politique et la vertu. Socrate y joignit le premier les connoissances profondes de la morale, et Platon y ajouta la dialectique ou l'art du raisonnement.

S'il fut souvent moins véridique que Socrate, il parut souvent plus sublime que lui; et par le charme dont il sut revêtir ses brillantes erreurs, il parvint presque à démentir cet axiome célebre :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Mais les vérités durables qui balancent ses erreurs passageres, ont élevé Platon au rang des premiers philosophes de l'antiquité. Il nous est si naturel de nous tromper, que le plus sage des hommes n'est que l'homme qui se trompe le moins. Platon naquit à Égine, dans la quatre-vingt-septieme olympiade. Il étoit fils d'Ariston, descendant du roi Codrus, qui avoit sacrifié sa vie pour le salut des Athéniens, et de Périctionne, petite-fille du philosophe Solon, qui avoit consacré ses jours à leur bonheur. Peu de jours après

sa naissance, couché dans les bras de sa mere, tandis qu'il s'endormoit sur le sein qui venoit de l'allaiter, des abeilles se rassemblent et voltigent sur sa tête ; puis elles se reposent tour à tour sur ses levres vermeilles, sucent le lait dont elles sont humectées, et y déposent, en échange, le miel qu'elles viennent de recueillir. De là cette douceur de langage, cette suavité d'expression, qui dans la suite donnerent tant de grace et tant de persuasion à son éloquence. Il joignit à ces dons précieux qui tiennent au cœur et à l'esprit, les avantages d'un extérieur aimable et imposant. Jeune encore, il étoit d'une taille supérieure, d'une constitution robuste, et cachoit sous des dehors modestes et tranquilles, une ame ardente, un génie sublime et une imagination dont la vaste étendue embrassoit déja l'univers.

Les sciences abstraites furent les jeux de son enfance, et les beaux arts les plaisirs de sa jeunesse. Dès l'âge de vingt ans il se préparoit à disputer le laurier de Melpomene, lorsqu'il rencontra Socrate, qui, selon sa coutume, parloit au milieu d'une place publique. Aux premiers accents de cette voix si douce et si persuasive, aux premieres lueurs de ces vérités si naturelles et si sublimes, l'ame de Platon s'éleve et s'enflamme ; son cœur, vierge encore, s'enivre d'un torrent de voluptés nouvelles, et son esprit découvre au sein de la nature, la source de la véritable éloquence. Palpitant de plaisir, bouillant

d'impatience, il vole à sa demeure, parcourt rapidement ses essais dramatiques, et comparant à leur éloquence étudiée la naïveté sublime de Socrate, il jeta au feu ces premiers travaux de sa jeunesse, en s'écriant : *à moi, Vulcain!*

Il est plus d'une occasion, mesdames, où cette invocation vous seroit salutaire; et Vulcain vous sauveroit de plus d'un danger, si vous aviez toujours la force de recourir à lui.

Une lettre en secret, ce soir, vous est donnée.
C'est l'aveu d'un amant que contient ce billet.
Curieuse et craintive, en levant le cachet,
Songez que dans vos mains est votre destinée;
Que d'un coup-d'œil votre bonheur,
Ou votre malheur, va dépendre;
Qu'une phrase, une ligne, un mot qui porte au cœur,
Vous ravit un repos que rien ne peut vous rendre.
Mais vous lisez. D'un peu de curiosité
Peut-on, à dix-huit ans, tout-à-fait se défendre? —
Le début est flatteur. — Tremblez! la vanité
Est le premier poison qui corrompt l'innocence. —
Il me peint sa sincérité! —
Ne vous y fiez pas. — Il parle de décence! —
O le traître! — Il prétend alléger de moitié
Toutes mes peines! — Au contraire! —
Il espere à mes yeux présenter l'amitié? —
Ce n'est pas elle, c'est son frere,
C'est le tyran de l'univers,
Le dieu du repentir, celui qui perdit Troie;
En riant il forge vos fers;
Il vous suit, il cerne sa proie :

Sur ce fatal écrit, crayonné de sa main,
Si vous portez encor la vue,
C'en est fait, vous êtes perdue! —
Un mot! — Non. — Un seul mot! — Non. — Je suis à la fin. —
C'est là qu'est le poison. — Que faire? — *A moi, Vulcain!*

Ce courage, mesdames, qui souvent vous conduiroit au repos, conduisit Platon à la sagesse. Mais pour y arriver, il falloit passer chez Socrate; et Platon pria son pere de le présenter à ce philosophe. Celui-ci les accueillit avec une bonté paternelle; et jetant sur le nouveau disciple un regard de bienveillance, il leur raconta le songe qu'il avoit fait la nuit précédente.

« Sous un ciel paisible et serein,
« Je parcourois la campagne fleurie.
« Un jeune cygne, dans mon sein,
« En voltigeant, se réfugie.
« Je le réchauffe doucement:
« Un duvet le couvroit à peine;
« Mais sa plume insensiblement
« Croît au souffle de mon haleine.
« Bientôt d'un plumage argenté
« Ses jeunes ailes revêtues
« S'agitent, et soudain dans les airs étendues,
« Planent vers le séjour de la divinité.
« Là, de sa voix sublime et tendre,
« L'écho répete au loin les chants mélodieux,
« Et d'un air attentif, les hommes et les dieux
« Semblent se disputer le bonheur de l'entendre.

« Après avoir du haut des cieux
« Interrogé le bras qui lance le tonnerre,
« Et d'un regard audacieux
« Pénétré des Destins l'auguste sanctuaire,
« Il redescend, d'un vol calme et silencieux,
« Au sein de l'amitié qui l'attend sur la terre. »

Le songe de Socrate ne tarda pas à s'accomplir. Dès l'âge de vingt-cinq ans, Platon mérita d'être mis au rang des premiers philosophes de son siecle, et la philosophie prit dans sa bouche un langage si touchant, qu'on l'appela le *Cygne de l'Académie*.

L'*Académie* étoit un vaste jardin d'Athenes, possédé et embelli par un riche citoyen nommé *Academos*. Ce fut là que Platon, dans la suite, ouvrit son école. C'est au milieu des richesses les plus brillantes de la nature, qu'il apprit aux hommes à connoître, à chérir, à révérer son auteur.

Platon trouvoit chez Socrate la science et la sagesse réunies; mais bientôt il eut le malheur de le perdre, et pour adoucir au moins cette perte irréparable, il recueillit pendant plusieurs années une partie des connoissances de Socrate, dispersées dans les écoles des autres philosophes. Il étudia chez Cratyle, disciple d'Héraclite, les dogmes de Parménides; puis il se rendit à Mégare et à Cyrene pour y entendre Euclide et Théodore, célebres mathématiciens. De là il

passa en Italie pour approfondir, dans les entretiens de Philolaüs et d'Euryte, le système de Pythagore. Enfin, il passa en Égypte, où les prêtres lui révélerent leur morale mystérieuse.

Cette constance de Platon à recueillir dans tous les trésors de la sagesse, l'ame éparse du grand Socrate, nous offre un exemple qu'il seroit utile et doux d'imiter. Nous trouverions une source continuelle de consolation, en rapprochant les traits multipliés qui nous représenteroient partiellement l'objet absent de nos larmes. Nous concevrions même une sorte de bienveillance pour tous les êtres dont les talents ou les vertus nous rendroient en détail l'être parfait que nous regrettons.

Qui me consolera! j'ai perdu ma maîtresse!
Eugénie, elle avoit votre heureuse candeur;
Rose, votre regard enclin à la tendresse;
Pauline, votre voix dont l'accent parle au cœur;
Églé, votre raison; Lise, votre finesse;
Adele, comme vous, elle savoit aimer;
Et comme vous, Constance, elle sut être sage;
Julie, elle oublioit ainsi l'art de charmer,
Et chaque jour ainsi nous charmoit davantage.
Voilà ses traits, sa voix, ses vertus, ses appas!
Lise, Eugénie, Églé, Constance, Rose, Adele,
Vous qui me la rendez, ah! ne me quittez pas!
Mon cœur, auprès de vous, se croit encor près d'elle.

Ce fut au retour de ses longs voyages que

Platon, possesseur des connoissances lointaines qu'il venoit de recueillir, joignant ces nouveaux trésors à ses propres richesses, en composa cette philosophie célebre où tout parut sublime, jusqu'à ses erreurs. Et d'où naissoit cette sublimité ravissante? De la simplicité même de ses discours; car rien n'est plus simple que ce qui est sublime. Ses entretiens si faciles et si naturels étinceloient de toutes les richesses de la poésie. Ce contraste apparent ne vous surprendra pas, mesdames; car vous savez que la véritable poésie consiste bien moins dans la mesure et la cadence des mots, que dans la pureté des pensées, la peinture des objets et l'expression des sentiments. La recherche puérile et la stérile harmonie des paroles cadencées qui ne font ni penser ni sentir, annoncent-seulement le versificateur; mais l'expression, même familiere, qui, en frappant l'esprit, électrise le cœur et enflamme l'imagination, décele le génie du poete et de l'orateur. Aussi, parmi vous, mesdames, que de poetes qui ne se doutent pas de leurs talents! Où nous conduiroit la magie de votre style, si vous vous en teniez à celui de la nature! Heureusement le jargon de la mode vient à notre secours. En vous étudiant à le parler, vous vous formez peu à peu dans l'art brillant de ne rien dire. Et puis vous vous plaignez de nos distractions! Mais ignorez-vous donc que la froideur d'un discours vuide de sens éteindroit même le

flambeau de Prométhée ! Ah ! tandis que votre cœur et votre esprit sommeillent, sacrifiez au dieu du silence. Nous y gagnerons réciproquement ; nous, le plaisir de croire que vous réfléchissez ; vous, l'intérêt qu'aura fait naître l'apparence mystérieuse de vos réflexions.

Platon captivoit l'attention même par son silence. L'œil du spectateur épioit sur son front et dans ses regards l'indice de ses secretes pensées, et cherchoit à pénétrer l'objet de ses profondes méditations.

Eh ! quel spectacle plus attachant que celui de l'homme de génie qui, saisissant les premieres lueurs d'une grande vérité enveloppée des ténebres de l'ignorance, perce la nuit des temps et le chaos des préjugés, pour dégager ce foyer de lumiere dont les rayons vont s'étendre sur la postérité ! Voyez comme à travers ce chaos fabuleux de divinités encensées par les passions humaines, Platon reconnoît un dieu, seul, éternel, et créateur de l'univers qui seroit parfait comme son auteur, si notre corruption n'altéroit ce sublime ouvrage !

Où place-t-il cet être unique, immuable, infini ? Dans l'*éternité*, qui, comme lui, *est* toujours, mais *ne fut ni ne sera jamais*. L'éternité est donc pour dieu seul. Le temps est pour les êtres créés, dont il marque la durée. Le temps fut créé avec la matiere, dont le mouvement régulier sert de mesure à sa marche rapide.

Ainsi, chaque jour le déclin du soleil marque la fin d'une portion de notre existence, dont nous ne rappelons les heures fugitives que par le résultat de nos travaux ou le souvenir de nos bonnes actions.

Heureux celui qui, lorsqu'au sein des flots,
Il voit l'astre du jour éteindre sa lumiere,
Peut compter les bienfaits, les vertus, les travaux,
Dont il a rempli sa carriere;
Qui, mettant à profit jusqu'aux moindres instants,
Accumule en secret les intérêts du temps!
Réalisant ainsi le produit de la vie,
Plus riche encor demain qu'il ne l'est aujourd'hui,
Des seuls biens que n'atteint ni le sort ni l'envie,
Il emporte, en mourant, le trésor avec lui.

Platon, après avoir distingué la substance matérielle de la substance intelligente, divise celle-ci en trois classes :

Il place dieu seul dans la premiere; dans la seconde, les démons ou les génies; et dans la troisieme, l'ame, qui, descendue du ciel pour gouverner le corps de l'homme, doit conserver les goûts purs et les mœurs de sa céleste patrie.

Jusqu'ici le philosophe avance d'un pas ferme dans le sentier de la vérité; aussi marche-t-il sur les traces de Socrate son maître. Mais dès qu'il abandonne son guide, il commence à s'égarer. Pour vouloir tout savoir, il oublie ce qu'il sait :

la vérité, qu'il décompose, échappe à la subtilité de ses analyses :

Et le raisonnement en bannit la raison.

D'abord l'homme n'avoit qu'une ame ; et c'étoit bien assez, pourvu qu'elle fût immortelle. Mais Platon, à l'aspect des richesses, des grandeurs, et sur-tout de la beauté, éprouve un transport soudain, un délire involontaire, que sa raison condamne, et qui le livre aux combats intérieurs d'une éternelle contradiction.

Pour expliquer ces guerres intestines, le philosophe imagine en nous deux chefs de partis opposés. L'un est cette ame immortelle qui, placée dans la tête, domine toute la région supérieure, qu'habitent la raison, le génie et la pensée. L'autre est une ame mortelle qui, reléguée dans la poitrine et escortée de toutes les passions, tyrannise les sens, le cœur, le foie et toutes les régions du bas empire.

Voilà donc deux ames : l'une mortelle, centre des affections des sens ; l'autre immortelle, et foyer des sensations morales. Mais, comme ces conceptions éprouvent elles-mêmes des variations, et que, si l'ame étoit *une*, ses affections seroient constamment les mêmes ; pour expliquer leur versatilité, Platon croit devoir composer notre ame immortelle de plusieurs substances spirituelles, qu'il ne définit pas, mais dont l'association fortuite rendant cette ame susceptible

de décomposition, lui ôte nécessairement son immortalité.

Ainsi, grace à l'imagination libérale de Platon, nous voilà tous possesseurs de deux ames destinées, l'une à penser, l'autre à sentir; l'une aux jouissances morales, l'autre aux plaisirs des sens. Je ne m'informe point, mesdames, laquelle de ces deux ames a sur vous le plus d'empire. La vertu veut que ce soit la premiere, et vous ne pouvez vouloir que ce que veut la vertu.

Cependant vous partagez quelquefois avec Platon la croyance puérile qu'il ajoutoit aux songes, auxquels, selon lui, préside l'ame matérielle. Comme lui, vous croyez aux résultats fortuits de certains calculs soumis aux caprices du hasard. Par exemple,

Le soir, près d'un flambeau, j'ai vû Lise, Araminthe,
L'œil ardent de desirs, le front pâle de crainte,
De cartons variés combinant la couleur,
De leur amant absent interroger le cœur;
De leur crédulité tourmenter la chimere;
Voir, là le deuil, ici l'amour ou la colere;
Et ramenant le rouge et le noir tour à tour,
Du traitre, présager la fuite ou le retour.

O femmes! pour savoir si vous êtes aimées,
Est-ce donc le hasard qu'il faut interroger?
Consultez votre cœur, lui seul va vous juger.
De l'amant qui s'éloigne êtes-vous estimées?
Il reviendra. L'orgueil ou la frivolité
Ont-ils formé les nœuds de votre intimité?

En vain de son retour vous cherchez le présage.
Les serments de l'orgueil tiennent-ils plus d'un jour?
De ces signes laissez le bizarre assemblage :
C'est celui des vertus qui ramene l'amour.

Il existe une autre erreur de Platon, que vous partagez sans doute avec moins d'empressement, parce que vos craintes ou vos espérances prochaines y sont moins intéressées. Cette chimere est le rêve de la métempsycose. Ce n'est pas qu'en supposant la circulation de l'esprit comme celle de la matiere, ce système n'offre à l'imagination des rapports piquants et des combinaisons séduisantes. Mais vous serez, je crois, peu tentées de vous y livrer, quand vous connoîtrez la loi fondamentale à laquelle Platon soumet invariablement la marche de la métempsycose. « Si quelque homme, dit-il, a « commis une faute grave, qu'à sa premiere « transmission il devienne femme, à la seconde « animal, etc. »

Ce changement que le philosophe présente à l'homme vicieux comme une punition, je l'offrirois à l'homme vertueux comme sa plus douce récompense.

Vois-tu ce jeune front, dont la rougeur naissante
Exprime la gaîté, la candeur et la paix?
Vois-tu cette beauté, dont les touchants attraits
Enchantent tous les yeux par leur grace décente?

Contemple le sourire et les soins caressants,
L'ivresse, les transports de cette jeune mere.
Vois cette autre, au milieu de l'époux, des enfants,]
Des amis, dont le cœur l'adore et la révere.
O de l'adolescence à la maternité,
Quelle suite de gloire et de félicité!
Sais-tu de tant de biens priser la jouissance?
L'équitable Destin t'en permet l'espérance.
Estime, amour, plaisir, innocence et beauté,
Si tu vis vertueux, voilà ta récompense.

Admirez, mesdames, l'inconséquence de l'esprit humain. Platon, qui traite si mal les femmes, apprécia mieux que personne le bonheur de les aimer. Il fit plus, il les estima, puisque son attachement pour elles fut à l'épreuve de la vieillese et de la laideur. C'est avec ce sentiment vif et profond qu'il écrivoit à Archéanasse, âgée de plus de soixante ans :

« En dépit du temps, je vous aime.
« Les traits que vous avez perdus
« Sont remplacés par vos vertus;
« Vous me semblez toujours la même.
« Vous fûtes rebelle à mes vœux;
« Du moins sûtes-vous le paroître.
« Le temps nous a rendus peut-être,
« Vous plus tendre, et moi plus heureux.

« Ne regrettons pas, mon amie,
« L'âge de plaire et de charmer.

« Je suis plus vieux, vous, moins jolie;
« Mais nous savons mieux nous aimer. »

Mais à cet attachement suranné du philosophe, peut-être répondrez-vous, mesdames, que tous les âges sont indifférents pour l'*amour platonique*. Ah! gardez-vous de croire, comme on voudroit le faire entendre, que l'ame brûlante de Platon s'en tint à la tendresse contemplative. Si pour consoler la beauté vers son déclin, il lui prodiguoit l'estime et l'amitié en lui dissimulant les pertes de l'amour, il n'en payoit pas moins à la beauté naissante ce tribut énergique d'adoration et d'ivresse dont les dieux entourerent le berceau de Cythérée, lorsque, belle de pudeur, de desir et d'innocence, elle vit le jour en rougissant, et sortit les yeux baissés du sein amoureux d'Amphitrite.

C'est ainsi qu'en admirant une belle femme, Platon croyoit contempler Dieu lui-même, qui s'est peint dans son plus adorable ouvrage. Et comme notre ame immortelle, émanée du sein de la divinité, tend naturellement à remonter vers sa céleste origine, le philosophe, à chaque instant, sentoit son ame impatiente de le quitter pour voler dans le sein de la belle Agathone.

Mais plus il savoit apprécier ces sublimes jouissances, plus il s'empressoit de saisir leur ivresse fugitive. Il savoit que la fleur du plaisir s'épanouit et meurt sur sa tige, si l'on néglige

de la cueillir au matin de la vie. Aussi disoit-il à la jeune Xantippe, en lui présentant une orange :

« Recevez de ma main ce fruit cher à Pomone,
« Et saisissez l'instant de sa maturité.
« Songez qu'un jour de plus va ternir sa beauté.
« Ce qu'un siecle mûrit, un instant le moissonne.
« Tel est le sort qui nous attend.
« Jeune et belle, d'aimer vous différez sans cesse :
« Songez-y bien ; l'amour, la beauté, la jeunesse,
« Comme ce fruit, n'ont qu'un instant. »

Moins indécise, ou plus tendre que Xantippe, la jeune Astérie répondit aux sentiments du philosophe,

Et d'un moment perdu reconnut tout le prix...

Hélas! ses moments de bonheur étoient comptés, et la mort vint bientôt changer ses myrtes en cyprès.

Renonçant alors à un sentiment qui ne procure qu'une félicité passagere et des regrets éternels, Platon chercha le bonheur dans le sein de l'amitié.

L'amitié, lorsqu'elle est bien sentie, est de toutes les jouissances du cœur la plus précieuse et la plus délicate. C'est une aimable sympathie qui nous porte l'un vers l'autre par une pente douce et naturelle. Cette passion (car pour les bons cœurs c'en est une), exempte des chagrins

de l'amour, garde toujours les charmes de l'amour naissant. Elle est la compagne de l'innocence, l'appui de la raison, le soutien de la vie et le premier aliment du cœur. Le lait ranime un corps épuisé ; l'amitié seule ranime un cœur languissant.

Platon en fit l'heureuse expérience ; et pour ramener ses contemporains au culte de l'amitié, il leur révéla ses plus secretes faveurs. Il essaya même de nuancer ses plaisirs, en distinguant quatre especes d'amitiés : l'amitié naturelle, l'amitié sociale, celle de l'hospitalité et celle qui naît de l'amour.

L'amitié naturelle tient aux liens du sang. C'est le plus doux penchant de l'homme et le plus fidele instinct des animaux. Aussi, pour exprimer l'ivresse et l'abandon de cette sainte amitié, lui avons-nous prêté le nom d'amour : *amour paternel, amour filial :* nous le disons à chaque instant, et trop souvent nous nous contentons de le dire.

Dorimene est aussi tendre fille qu'elle est bonne mere. Elle prodigueroit tout son sang pour la sienne, et sacrifieroit cent fois sa vie pour chacun de ses enfants. La foiblesse de sa mere, l'innocence de sa fille, la délicatesse de son fils, ne sortent point de sa pensée. Aussi, pour conserver ces précieux trésors, a-t-elle donné à sa mere une femme de compagnie, à sa fille une gouvernante, à son fils un précepteur. Peut-être

devroit-elle assister au moins au lever ou au coucher de sa mere ; mais le soir on va au bal, et le matin on est à Bagatelle. Peut-être pourroit-elle veiller sur les mœurs naissantes et les premieres études de sa fille ; mais on reçoit vingt visites, et l'on a trente personnes à dîner. Peut-être enfin pourroit-elle cultiver elle-même le cœur de son jeune fils et préparer la culture de son esprit ; mais les rendez-vous, le jeu, le lycée et la piece nouvelle !.... Pour remplir ces éternels devoirs de société, il faut bien confier à d'autres les devoirs de la nature ; et ne pouvant suffire à tout, on exerce aujourd'hui par procuration, ce que Platon appeloit l'*amitié naturelle*.

Il entendoit par *amitié sociale,* ce sentiment profond, cet attachement invariable qui naît de la convenance morale, de l'estime réciproque, et sur-tout d'une longue habitude.

Ne vous semble-t-il pas, mesdames, que ces Grecs si célebres par la fécondité de leur génie, avoient le cœur frappé de stérilité ? A peine, dans le vaste champ de l'amitié, glanoient-ils en vingt années ce que nous récoltons en un jour. O divin Platon ! quelle seroit ton ivresse, si, par un heureux effet de la métempsycose, venant habiter parmi nous le corps d'un jeune homme élégant ou d'une femme à la mode, tu te voyois tout-à-coup entouré d'un peuple d'amis empressés, avec lesquels tu n'aurois pas même

eu la peine de faire connoissance ! Car un des plus grands avantages de l'amitié française, et sur-tout de l'amitié parisienne, c'est de s'adorer d'abord, sauf à se connoître ensuite si les circonstances l'exigent absolument. « Madame, quelle « est cette femme vive et sémillante ? — C'est une « créature céleste ; c'est mon *amie*. — Son état ? « Je ne sais. — Son caractere ? — Je le connois « peu, mais nous nous voyons beaucoup chez un « *ami* commun. — Homme connu ? — Oh ! de « l'univers — Ses mœurs ? — On n'en parle « pas ; mais c'est chez lui un cercle d'*amis* in- « times et choisis : vous nous convenez ; vous êtes « mon *ami* ; dès ce soir je vous présente. — Non ; « annoncez-moi d'abord. — Volontiers : votre « nom ? »

L'amitié d'*hospitalité*, que Platon met au troisieme rang, nous rappelle des nœuds chéris, qui chez les anciens étoient aussi sacrés que les liens du sang. Leur hôte étoit reçu chez eux comme un frere, comme un fils, et sembloit arriver au milieu d'une seconde famille. J'ignore quel étoit le plus heureux de celui qui recevoit un accueil si touchant, ou de celui qui l'offroit ; mais je crois qu'il est encore plus doux de faire le bien que de le recevoir ; et sous ce rapport, je regrette, pour les femmes, les nœuds et les devoirs de l'hospitalité, qui chez nous se bornent aux égards insignifiants de la froide politesse. L'exercice de ces soins délicats et de ces devoirs

aimables seroit le triomphe de leurs graces et de leurs vertus naturelles. En effet, si dans un moment de détresse, vous venez chercher des secours ou des consolations chez l'amitié, quel que soit l'empressement de l'ami le plus fidele, approchera-t-il jamais du premier abord de la femme qui sera votre amie?

L'un reçoit, l'autre accueille. En descendant chez lui,
Vous n'êtes que chez votre ami :
Vous vous croyez chez vous, en arrivant chez elle.
Le plus léger desir, la moindre bagatelle,
Tout est senti, tout est prévu :
Tout rappelle vos goûts, vos plaisirs, vos études :
Vous retrouvez enfin toutes vos habitudes;
Vos chagrins seuls ont disparu.

Quant à l'amitié qui naît de l'amour, elle se conçoit et se définit aisément. Un sentiment vif et pur se change, avec le temps, en un sentiment doux. Ainsi le véritable amour est le noviciat de la véritable amitié. Je la comparerois à ces vins généreux, qui, après une longue fermentation, perdant leur bouillante effervescence, deviennent par degrés un nectar bienfaisant, qui, sans enflammer nos esprits, fait circuler dans nos veines une chaleur salutaire, et rajeunit en nous le sentiment de l'existence. Et c'est ainsi qu'au sein de la vertu, le bonheur présent prépare le bonheur de l'avenir.

Platon se plaisoit à fêter l'amitié au milieu de

la pompe des festins, et environné d'un luxe qu'on lui a souvent reproché. Cependant, en présidant à ces repas somptueux, il ne buvoit que de l'eau et ne mangeoit que des olives, non pour se distinguer de ses convives, mais parce qu'il préféroit au plaisir passager de la table la jouissance durable d'une bonne santé. Aussi la tempérance étoit-elle sa vertu favorite. Mais il ne la faisoit point consister, comme les stoïciens, dans l'abnégation de toute jouissance; et riant souvent de leur austérité et de leur censure, il leur disoit avec douceur :

« Privez-vous quelquefois, afin de mieux jouir.
« Mais pourquoi de la vie entiere
« Bannir jusqu'au moindre desir?
« L'abstinence est pour le plaisir
« Ce que, dans un tableau, l'ombre est pour la lumiere.
« Lorsque mon cœur sommeille abattu de langueur,
« Si la volupté le réveille,
« D'abord je lui prête l'oreille:
« Puis je consulte la pudeur,
« Pour savoir si demain je pourrai sans rougeur
« Me rappeler le bonheur de la veille;
« Et fidele au plaisir, je vole sur ses pas,
« Quand la vertu ne défend pas
« Ce que la volupté conseille. »

Ce calcul de jouissance et cette économie de bonheur s'étendoient à tous les détails de sa vie intérieure. Le peu qu'il dépensoit pour lui-même

lui laissoit les moyens d'être prodigue pour autrui, et de se procurer, pour ses amis, toutes les commodités et tous les agréments de la vie.

L'économie, que tant de personnes regardent comme une source continuelle de privations, est au contraire l'art de multiplier ses jouissances. Parmi les hommes même les plus riches et les plus raisonnables, il en existe peu dont les desirs n'excedent souvent les facultés. Or, ne seroit-ce point un secret inappréciable, que celui qui, en centuplant la valeur de la plus modique fortune, étendroit ses ressources presque au-delà de nos desirs? Tel est l'art de l'économie, vertu subalterne, dit-on, mais dont l'exercice appartient à tout homme sensé, et sur-tout à ces femmes vraiment bonnes et sensibles, qui, tandis que nous travaillons à la sûreté de leur existence, recueillent pour nous en détail, cette aisance et ce bonheur journalier de la vie.

Parmi ces êtres froids, corrompus et frivoles, dont l'insignifiante société s'appelle le *grand* monde, quoiqu'elle en compose, sous tous les rapports, la plus petite partie, le désordre est *noble*, la prodigalité *sublime*, l'ordre *mesquin*, l'économie *ignoble*. Cydalise est une femme adorable. Sa fortune, celle de ses enfants, de ses créanciers même, tout est à ses amis. Son époux double son travail? Eh bien! elle triple sa dépense. Une succession lui arrive? Ce n'est pas

elle, c'est la société qui hérite. Que de titres à la considération publique!

Clémence, femme minutieuse, qui réglez vos dépenses sur votre revenu, qui, pour toute recommandation, n'avez à votre suite qu'un époux vertueux, deux ou trois amis estimables et quelques débiteurs reconnoissants; qui, réformant votre voiture pour l'éducation de vos enfants, les conduisez à pied, par la main, sans avoir à esquiver la rencontre de leurs anciens maîtres, rangez-vous avec eux sur le pavé glissant, et laissez passer le char de Cydalise.

Où fuit-il, ce char entouré des Amours et des Plaisirs? Il fatigue leur brillante escorte, qui, lassée de voltiger sans terme et sans objet, tombe enfin excédée d'étourdissement et d'ennui, revient lentement sur ses pas, rencontre ceux de Clémence, la suit, se repose chez elle, et s'habitue à vivre au sein de sa famille.

La fortune modeste y entretient pour eux l'abondance, et met à part les superfluités, dont elle compose peu à peu les richesses de l'avenir; et quand l'éducation et l'établissement des enfants ont acquitté la dette de la mere économe, il lui reste une maison commode, une tranquille aisance, et deux coursiers pour accélérer sa marche devenue plus tardive.

Mais quelle est cette femme pauvre qui chancele sur son passage?... Rangez-vous, Cydalise, et laissez passer le char de Clémence. Celle-ci

l'apperçoit, s'arrête, lui tend les bras... Où fuis-tu, malheureuse? ce n'est point l'orgueilleuse pitié, c'est la bonté, c'est la consolation qui t'appelle... Elle ne l'entend plus, et s'enveloppant des voiles de la misere, elle court dans sa sombre retraite, ensevelir sa honte et le regret tardif d'une fortune dont elle n'a jamais connu le prix, ni éprouvé la jouissance.

Quelqu'économe qu'il fût de ses richesses, quelqu'avare qu'il fût de son temps, Platon, à l'âge de quarante ans, fit trois fois le voyage de Sicile. Le premier fut entierement consacré à étudier les mœurs et les productions de l'isle, et à visiter le mont Etna. Il y retourna pour répondre aux pressantes sollicitations de Denys le jeune, tyran de Syracuse. Dion, gendre de Denys l'ancien, et beau-frere du tyran, espéroit, par l'entremise de Platon, le faire consentir à abdiquer la tyrannie.

Denys accueillit le philosophe avec cet empressement exagéré, dont l'enthousiasme présage le peu de durée. Jaloux d'obtenir d'abord le suffrage de ce grand homme, il lui demanda ce qu'il pensoit de la tyrannie avec ce ton flatteur et impérieux qui semble dire : « Approuvez-moi, « je vous en prie et vous l'ordonne. — Si vous « êtes, reprit Platon, plus vertueux que vos « sujets, votre autorité leur est plus utile qu'à « vous-même, et je l'approuve. Si vos sujets sont « plus vertueux que vous, votre tyrannie n'est

« utile qu'à vous seul, et je ne puis l'approu-
« ver. »

Denys, irrité par cette réponse, et peut-être par le témoignage de sa conscience, résolut de faire périr Platon; mais, à la priere de Dion et d'Aristomene, il se contenta de le livrer à Polide, envoyé de Lacédémone, qui le vendit comme esclave dans l'isle d'Égine. Or, les habitants de cette isle venoient d'établir une loi qui condamnoit à une mort soudaine tout Athénien qui aborderoit sur leur rivage. Ainsi, échappé à la fureur de Denys, le cygne de l'académie alloit périr victime d'un peuple barbare, lorsque cette puissance suprême, qui d'un souffle brise ou conserve la trame fragile des plus hautes destinées, sauva, par un mot équivoque, les jours d'un des plus grands hommes de la Grece. Un des juges, en expliquant la loi fatale, observa qu'elle condamnoit à mort les hommes et non les philosophes; et soudain Platon fut absous.

Est-ce en bien, est-ce en mal que cette distinction fut interprétée? Je l'ignore, et je ne déciderai pas, sur-tout aujourd'hui, si un philosophe est plus qu'un homme; mais s'il s'agissoit d'une femme, voici quelle seroit mon opinion:

Bélise commente Newton;
De son vaste génie elle embrasse la sphere:
Elle analyse Lock, subtilise Platon;
Et pour mieux parcourir sa brillante carriere,

Secouant le fardeau des soins de sa maison,
Elle s'éleve aux cieux, se perd dans l'horizon,
Et laisse son époux végéter sur la terre.

Cependant, sans crayons, sans livres ni compas,
Se traînant terre à terre, et suivant pas à pas
L'instinct grossier de la nature,
Louise éleve ses enfants,
Prépare de sa main leur simple nourriture,
Veille sur leur santé, file leurs vêtements,
Seme dans leurs cœurs innocents,
Une morale douce et pure,
Seconde son époux, partage tous ses soins,
L'adore, le lui dit, le lui redit sans cesse,
Et le prouve encor mieux dans ces moments d'ivresse
Qui n'ont que le mystere et l'amour pour témoins.
Par la bonté du cœur, les qualités de l'ame,
Amante, épouse et mere, Louise est une femme.
Bélise est cent fois plus par son rare savoir;
La nature et ses soins ne sont pas dignes d'elle;
Dans sa marche surnaturelle
A peine l'œil humain peut-il l'appercevoir:
Mais l'amour, mais l'hymen, mais la raison m'assure
Qu'être au-dessus de la nature,
C'est être bien loin du devoir.

Platon, en échappant pour la seconde fois au trépas, retomboit dans la servitude; mais Anicéris de Cyrene le racheta pour le rendre à ses amis. Ceux-ci renvoyerent à Anicéris les vingt mines dont il avoit payé la liberté du philosophe; mais le bienfaiteur refusa le prix d'un

bienfait qui ne pouvoit être apprécié ; et cette somme fut, dit-on, employée à acheter dans l'enceinte de l'académie, ce jardin qu'enchanterent si long-temps le génie sublime et la divine éloquence de Platon.

Denys ayant appris qu'il étoit libre, lui écrivit aussi-tôt pour le supplier de garder le silence sur la rigueur dont il avoit usé envers lui. Platon lui répondit :

« J'ai supporté le poids de votre inimitié.
« Pourquoi m'en parlez-vous? Je l'avois oublié.
« Sur ce mal passager vous m'imposez silence;
« Pour la premiere fois j'aime à vous obéir.
« Ne redoutez point ma vengeance,
« Je n'ai pas le temps de haïr. »

Le tyran, touché de cette réponse, supplia le philosophe de revenir à sa cour, lui promettant de gouverner d'après ses leçons, et d'abdiquer enfin la tyrannie. Platon se rendit à ses sollicitations, attiré moins par l'espoir de le persuader que par celui de faire rentrer en grace Dion, que Denys avoit exilé pour s'être expliqué trop librement en faveur de Platon et de la liberté des Syracusains.

Denys promit à Platon un gouvernement plus doux, et le prochain rappel de Dion. Mais bientôt, pressé par le philosophe d'être fidele à ces deux promesses, il lui répondit par des injures, et le menaça de nouveau d'attenter à ses jours.

Enfin, lassé de ses menaces, Platon l'abandonna au sort fatal qui l'attendoit, et revint au sein de l'académie goûter le bonheur et la paix à l'ombre de ses oliviers.

En abordant aux rives de la Grece, il s'arrêta près de la ville d'Olympie. En ce moment, les Grecs étoient assemblés à ces jeux célebres, où les rois et les conquérants venoient disputer aux simples citoyens de Sparte et d'Athenes la palme du génie, la seule peut-être qui donne au vainqueur un bonheur sans mélange, puisqu'elle n'a coûté de pleurs qu'à ses rivaux, et qu'elle est pure de sang humain. Déja de toutes parts les fiers athletes s'avancent dans la carriere. Soudain les coursiers d'Élide hennissent en mordant leur frein écumeux, frappent la terre d'un pied impatient, bondissent, s'élancent, et se perdent dans l'espace. Là, roulent les chars étincelants, dont les roues rapides semblent immobiles à l'œil qui les voit fuir dans la poussiere. Ici, les coureurs légers, rivaux des enfants d'Éole, rasent la surface de la mobile arène qu'effleure à peine l'empreinte de leurs pas; tandis que les lutteurs, affermis sur leurs reins nerveux, déploient leurs bras luisants d'une huile ondoyante, s'entrelacent, se serrent, se pressent, plient, se relevent et se replient, toujours attachés à cette même place où leurs pieds inébranlables ont fixé leur défaite ou leur victoire.

Cependant les successeurs d'Amphion et d'Or-

phée exercent sur la multitude le charme de leurs divins accords et de leur lyre enchantée. Les éleves de Zeuxis et de Praxitele attirent, séduisent, attendrissent les yeux captifs de leurs admirateurs et les favoris de Clio, de Thalie et de Melpomene, excitant à leur gré l'enthousiasme, la folie bruyante ou la douleur majestueuse d'un peuple immense, partagent son ivresse et balancent ses suffrages. Par-tout l'émulation, la crainte, l'espérance et la gloire indécise planent sur la tête des vainqueurs.

En ce moment, un homme simplement vêtu approche modestement, et se confond dans la foule des spectateurs attentifs. Aucun d'eux ne s'est apperçu de sa présence. Mais à peine le regard d'un Athénien a-t-il rencontré ses traits, qu'un léger murmure trouble une partie de l'assemblée silencieuse. Le nom de l'inconnu passe mystérieusement de bouche en bouche, les yeux distraits se détournent et se fixent sur lui, le mouvement croît et s'étend au loin, l'agitation devient générale, le tumulte universel. « C'est « lui, s'écrie-t-on, c'est lui-même, c'est le légis« lateur d'Athenes, c'est le cygne de l'académie, « c'est le divin Platon. Platon! Platon! » Voilà le cri de triomphe, d'alégresse et de reconnoissance. Les chars, les coursiers, et le disque, et les pinceaux, et la lyre, tout cede à l'admiration qu'inspire la sagesse d'un seul homme. Tous les cœurs à l'envi lui décernent la couronne olym-

pique; et la vertu par sa seule présence attire à elle cette moisson de lauriers que venoient partager la force, le génie et les talents des premiers peuples de l'univers.

Platon, depuis cette glorieuse époque, ne quitta plus l'académie; il refusa même les honneurs et les emplois publics, consacrant tous ses moments à semer dans le cœur et dans l'esprit de la jeunesse d'Athenes, des vertus et des lumieres qui pussent amener le bonheur de la génération suivante.

Après quarante années de ces glorieux travaux, il mourut, le jour même où il étoit né, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Jamais il ne connut les douleurs ni les infirmités de la vieillesse. Son dernier jour fut consacré au travail, son dernier instant à l'amitié. C'est ainsi qu'au terme le plus reculé de la vie, il recueillit encore les fruits de la victoire qu'il avoit remportée sur les passions de sa jeunesse.

Pour les combattre plus sûrement, il s'étoit entouré, dès son adolescence, de la société des muses et des beaux arts. Ces consolateurs de la vie, ces gardiens aimables de la vertu, souvent utiles à l'homme, sont toujours nécessaires à ces êtres plus foibles et moins distraits, que l'amour et la mélancolie assiégent avec plus d'avantage, sur-tout lorsqu'au milieu de leurs travaux sédentaires, la tendre rêverie s'empare de leur imagination et charme les heures de leur solitude.

« Dans ce réduit, asile du mystere,
« Qu'il est doux d'être seule et charmant de rêver,
« Sans que rien puisse me distraire
« De la tendre langueur que me fait éprouver
« Le souvenir d'une image trop chere,
« Qu'en mon cœur pour jamais l'amour a su graver!
« L'ingrat... s'il étoit là!... s'il alloit arriver!
« Que devenir? où retrouver
« Ce courage cruel qui me rend si sévere?
« O ciel, si la vertu t'est chere,
« Toi qui connois mes vœux, ne les exauce pas...
« On vient... Grands dieux! c'est lui! j'ai reconnu ses pas.
« Chere et redoutable présence!
« A mon secours, arts protecteurs,
« Chastes amis de l'innocence;
« Couvrez mon désordre et mes pleurs
« Du voile de l'indifférence.
« Que cet écrit, que ce tableau,
« Que cette romance plaintive
« Occupent le moment du péril. Il arrive:
« Prenons en même temps l'aiguille et le pinceau.
« Le plaisir, me dit-il, l'a conduit sur mes traces?...
« Taisons-nous... Son regard interroge le mien?...
« Lisons ou dessinons, pour éviter le sien...
« Il poursuit?... éludons... Vous me parlez des Graces?
« Je crayonne leurs traits... Vous vantez mon esprit?
« Frivole et stérile avantage!
« Mais si l'esprit vous plaît, parcourons cet écrit,
« Il étincelle à chaque page...
« A ces mots, il enrage, et lit...
« Vous me peignez l'amour, l'amitié, la constance?
« Dans cette idylle aussi j'ai peint ces sentiments...

« Vous me jurez.,. point de serments :
« Les entretiens de l'innocence,
« Ses paisibles épanchements
« Sont naturels comme cette romance :
« Écoutez... ou plutôt, unissons nos accents. »
Rare et précieuse prudence !
Tandis qu'il garde le silence,
L'Amour est un dieu triomphant ;
Dès qu'il chante, c'est un enfant.
En jouant avec lui, la vertu s'en défend,
Élude de ses feux la vive impatience ;
Du péril qui menace abrege les instants,
Fatigue l'ennemi, le force à la retraite,
Le subjugue en gagnant du temps ;
Et les arts protecteurs ont sauvé sa défaite.

Le tombeau de Platon fut placé au milieu de l'académie, et couvert d'inscriptions honorables. On lui éleva même une statue, et plusieurs monuments célebres. Les monuments, les inscriptions, le mausolée, tout s'est évanoui ; ses écrits et sa gloire restent et brillent encore de leur premier éclat.

Le reproche le plus grave que l'on puisse faire à ce grand homme, c'est d'avoir donné dans les erreurs du scepticisme. Les subtilités de sa dialectique l'amenoient souvent lui-même à douter de tout. Ainsi, dupe de sa propre imagination, l'abus des mots annulloit pour lui l'existence des choses.

Cependant il crut toujours fermement à Dieu, à la vertu, à l'honneur et à l'amitié, tandis que

parmi nous, un peuple de jeunes gens ridicules et d'hommes en délire croyent s'élever au-dessus de leurs contemporains en affichant la misérable prétention de ne croire à rien, sinon à leur propre mérite, qui par une juste punition, ne rencontre que des pyrrhoniens.

DIOGENE.

Diogene naquit à Sinope, vers la quatre-vingt-onzieme olympiade. Il étoit fils d'Iscésius, riche banquier. Accusés l'un et l'autre d'avoir falsifié la monnoie, le pere mourut en prison, le fils s'enfuit à Athenes, et se présenta chez Antisthene, qui le chassa en levant son bâton. « Frappez, lui « dit Diogene, vous ne trouverez jamais de bâton « assez dur pour m'empêcher de vous entendre. » A ces mots, le philosophe posa son bâton et lui tendit la main.

Diogene banni de sa patrie, sans asile, sans espérance, réfléchissoit tristement sur son sort, lorsqu'il apperçut une souris, qui isolée comme lui, couroit gaîment, heureuse de n'avoir ni besoin, ni prévoyance. Frappé de cet exemple, il ôta ses sandales, doubla son manteau pour qu'il lui servît de lit et de vêtement, prit, pour tous meubles, une écuelle de bois, une besace et un bâton, et pour maison un tonneau, qu'il rouloit devant lui, quand il vouloit changer son domicile. Encore trouva-t-il du superflu dans son mobilier; ayant apperçu au bord d'un ruisseau un jeune homme qui puisoit et buvoit dans le creux de sa main, il jeta son écuelle. Il man-

geoit, parloit, dormoit et séjournoit dans tous les lieux indistinctement. « Je suis, disoit-il, « citoyen du monde, et tout ce que je vois « m'appartient, car toutes choses appartiennent « aux dieux ; les sages sont les amis des dieux ; « or, les amis possedent tout en commun, donc « tout appartient aux sages. »

C'est en s'affranchissant de tous les besoins inventés par le luxe et la délicatesse, que Diogene s'étoit rendu vraiment indépendant. Cette chaîne de voluptés factices dont nous contractons l'habitude, est plus difficile à rompre que celle du plus dur esclavage. A mesure que la jouissance de ces voluptés s'attiédit, leur servitude se fait sentir. Mais trop foibles pour secouer le joug de l'habitude, nous nous résignons à supporter aujourd'hui comme une gêne, ce que nous regardions jadis comme un plaisir. Ah ! rappelons-nous souvent qu'en restreignant par degrés ces besoins supposés, nous recouvrons peu à peu notre véritable indépendance. Mais gardons-nous de prétendre encore, comme Diogene, à l'indépendance absolue de notre cœur, et plaignons le malheureux qui diroit comme lui : « J'ai pour ami, moi, pour patrie, le monde, « et les champs pour sépulture. »

Il y a dans les discours de Diogene une originalité naïve, qui grave d'autant plus ses pensées dans l'esprit, qu'elles sont plus naturellement exprimées.

Un charlatan lui parloit d'astrologie : « Depuis « quand, interrompit-il, es-tu revenu des « cieux? »

Un homme corrompu avoit écrit au-dessus de sa porte : Que rien d'impur ne passe par ici. « Par où donc, s'écria Diogene, entrera le « maître de la maison? »

Un sophiste voulant lui prouver qu'il n'existe point de mouvement, le philosophe, sans daigner lui répondre, se leve, marche et rentre dans son tonneau.

Un homme se faisant chausser devant lui par son esclave : « Lie-toi les mains, dit-il, et qu'il te « mouche. »

En ce moment, il vit des juges conduisant au supplice un homme qui avoit pris un peu d'or dans le trésor public. « Bien ! s'écria-t-il, les « grands voleurs prennent soin des petits. »

Un maladroit tiroit de l'arc : Diogene court se placer au but, et dit : « Me voici en sû-« reté. »

Un dévot se lavoit pour se purifier : « Malheu-« reux, lui dit-il, si cette onde n'efface pas « même tes fautes de grammaire, comment pu-« rifiera-t-elle tes crimes? »

Un autre jour, il apperçoit un enfant dans une posture indécente, court à son pere, le frappe rudement, et lui dit : « Traître, c'est toi qui es « coupable. »

À quatorze ans, Lise est déja coquette.
Son air mignard, son sourire apprêté,
Savent déja trahir la vérité.
Tout ment, sa voix, son regard, sa toilette.
Nature en vain lui donna la beauté,
Elle aime mieux celle que l'art lui prête.
O vous, sur qui ses yeux mal assurés
Ont essayé leurs traits prématurés !
Vous qui, trompés par son air de franchise,
Cherchiez le coup dont vous fûtes atteints,
Sauvez-vous. Mais si vous méprisez Lise,
Vous avez tort : moi, je la plains ; ...
C'est sa mere que je méprise.

Chloé, dans la fleur de ses jours,
Plaît, sans songer qu'il est un art de plaire.
La vérité regne dans ses discours.
Son cœur est pur autant qu'il est sincere,
Et quand il aime, il aime pour toujours.
Sa mere est là, qui d'un regard tranquille,
Veille sur elle et guide avec douceur
Son ame tendre et son esprit docile.
A chaque trait de grace ou de candeur,
A chaque mot de fine repartie,
A chaque éclair d'esprit ou de génie,
Vous récriant avec un doux transport,
Sur ses talents, son cœur, son caractere,
Vous admirez Chloé ; vous avez tort :
J'aime Chloé ; mais j'admire sa mere.

Quelqu'un rencontrant Diogene sortant du bain, lui demanda s'il y avoit beaucoup d'hommes : « Beaucoup de monde, reprit-il, mais pas

« un homme. » Alors élevant la voix pour parler en public, il s'écrie : « Hommes, approchez-« vous ». Et la foule d'accourir. Mais l'orateur levant son bâton : « Ce sont des hommes que « j'appelle ». Et soudain allumant une lanterne, il parcourt, en plein midi, toutes les places publiques. « Que cherchez-vous? lui disoit-on. — « Je cherche un homme. »

Il paroît qu'il éteignit sa lanterne en entrant dans Lacédémone; car en revenant de cette ville à Athenes, il dit sur la route : « Je passe de la « demeure des hommes dans celle des femmes. »

Ce nom, auquel tant d'idées si tendres sont attachées, n'étoit, dans la bouche du cynique, que l'expression de la haine et du mépris.

Pardonnez-lui, mesdames, ce déplorable aveuglement; la misere exaspere l'ame, la solitude desseche le cœur, et Diogene n'eût point calomnié les femmes, s'il y eût eu place pour deux dans son tonneau.

C'est de cette étroite demeure que voyant passer dans une superbe litiere une très jolie femme, qui sans doute n'alloit pas chez lui, il dit avec humeur : « Voilà une bien belle cage « pour un si méchant animal! » En prononçant ce blasphême, il sort de la ville, apperçoit plusieurs femmes pendues aux branches d'un olivier, et s'écrie, avec le sourire amer de la haine et de la vengeance : « Quel dommage que « tous les oliviers ne portent pas de pareils fruits! »

Comme il revenoit un peu soulagé par cette apostrophe, un Athénien lui demanda à quel âge il est à propos de se marier. — « Jeune, il est « trop tôt; vieux, il est trop tard. »

Il paroît, d'après sa conduite et ses maximes, qu'il regardoit les femmes comme un bien général et un mal particulier. Aussi approuvoit-il la conduite de ceux qui, la veille de l'hymen, rompoient leur mariage; car il voyoit dans cet engagement tout à perdre et rien à gagner.

Quoi! ne gagne-t-on rien en prenant une amie,
Qui partage avec nous les peines de la vie?
Quand Dieu créa la femme, il voulut adoucir
Les maux qu'il nous avoit condamnés à souffrir.
Les graces dans son sein germent dès sa naissance.
Dans les jeux innocents de sa premiere enfance,
On entrevoit l'instinct des devoirs maternels;
A sa poupée, objet de ses soins éternels,
Vous l'entendez, ainsi qu'au sein de sa famille,
Bégayer les sermons d'une mere à sa fille.
A ces jeux les talents succedent tour à tour;
Les arts viennent finir l'ébauche de l'Amour.
Dans ses pas, cadencés au son de l'harmonie,
La volupté s'unit avec la modestie.
Sur la toile les fleurs naissent entre ses doigts.
Tout s'émeut, tout palpite aux accents de sa voix;
Elle en mêle le charme aux accords de sa lyre,
Et chante innocemment les desirs qu'elle inspire.
Sa mere la présente aux autels de l'Hymen.
Pour gage de son cœur elle y donne sa main.

Bientôt entre les bras d'un époux qu'elle adore,
Elle a connu l'amour ; son ame est vierge encore.
Sans trouble, sans regret, la timide pudeur
D'un air reconnoissant sourit à son vainqueur.
Bien loin que sa défaite intéresse sa gloire,
Elle s'enorgueillit des fruits de ma victoire,
Et marchant près de moi, porte avec dignité
L'appareil imposant de la maternité.
La voilà mere enfin! je vois tout ce que j'aime,
Tous les ans, sous mes yeux, renaître de lui-même.
Mes filles de leur mere ont les touchants attraits ;
Leur ame, de son ame a conservé les traits.
Dans mes enfants j'adore et respecte leur mere.
Guidés par ses avis, empressés de lui plaire,
Vers le bien, chaque jour, ils font un pas de plus.
Je vieillis, entouré de leurs jeunes vertus.

Quoique ma femme et moi touchions à la vieillesse,
Nous nous rajeunissons encor de leur jeunesse.
Mais quand mon sang glacé circule avec lenteur,
Quand l'âge sur mes pas amene la douleur,
L'amitié m'encourage à souffrir ses atteintes ;
Son feu ranime encor mes forces presque éteintes.
Que de soins! que d'amour! au plus beau de nos ans,
Ma femme n'eut jamais des bras si caressants.

La mort, si formidable à l'homme solitaire,
S'approche avec respect d'un époux et d'un pere.
A sa famille entiere il le faut arracher :
La mort tremble, en frappant, de se laisser toucher.
Ma femme, mes enfants lui disputent sa proie :
Leur tendresse en mon cœur jette un rayon de joie,

Et de mes foibles bras les pressant tour à tour,
J'exhale dans leur sein ma vie et mon amour.

Plaignons Diogene d'avoir ignoré ce bonheur, et retournons à ses leçons. Quand le peuple ne goûtoit pas ses préceptes, il usoit de stratagême pour les lui faire adopter. « Je ressemble, « disoit-il, aux maîtres de musique, je baisse le « ton pour me mettre d'accord avec mes éco-« liers. » Il parloit un jour en public sur une matiere importante. Le peuple, éloigné par la gravité du sujet, passoit sans l'écouter. Tout-à-coup l'orateur se met à chanter, et les passants s'arrêtent en foule. « Ne rougissez-vous pas, « leur dit-il alors, de fuir les conseils de la « sagesse et d'accourir à des chansons! » En ce moment, un homme élevant la voix pour le consulter sur un songe : « Misérable, répli-« qua-t-il, laisse là tes rêves, et songe à tes « actions. »

Alors appercevant un homme riche, mais sage, il lui demanda une obole, en lui disant : « Si tu as déja fait du bien, continue; si tu n'en « as fait à personne, commence par moi. » Puis s'adressant à un jeune prodigue, il lui demanda un talent. — « Un talent! s'écria le « jeune homme, et tu n'as demandé qu'une obole « à celui-ci. — C'est qu'il me donnera long-« temps, reprit Diogene, mais toi, tu ne me « donneras qu'aujourd'hui. Vois ce vieillard qui

« dîne avec des olives ; il n'en mangeroit pas
« maintenant s'il en eût mangé dans sa jeunesse.
« Vois la maison de ce gourmand qui est à
« vendre. Son maître l'a mangée hier ; elle le
« vomit aujourd'hui. Si j'étois boiteux ou borgne,
« ajoutoit-il, en s'adressant au peuple, vous me
« donneriez tous, parce que vous pouvez tous
« devenir borgnes et boiteux ; mais comme je
« suis philosophe, vous ne me donnez point,
« parce que vous ne craignez pas de le devenir. »

En parlant ainsi, il se mit à laver des herbes pour son dîner. Aristippe, philosophe de cour, lui dit en passant : Si tu savois plaire aux rois,
« tu ne laverois pas tes herbes. — Et toi, si tu
« savois laver tes herbes, tu ne flatterois pas les
« rois. Au reste, ta faveur ne sera pas de longue
« durée ; car les nouveaux favoris des princes
« ressemblent aux vases de vin, que l'on jette
« dès qu'ils sont vuides. »

A ces mots, il commença son repas ; et comme les spectateurs l'entouroient : « Vous prétendez
« que je suis un chien, leur dit-il ; mais n'êtes-
« vous pas des chiens vous-mêmes, puisque vous
« assiégez mon dîner ? Comme je ne fais la chasse
« qu'au vice, vous tremblez que je ne vous
« prenne pour mon gibier. Cependant mes dents
« sont moins redoutables que celles de cet Aris-
« tippe qui vous flatte ; car si parmi les animaux
« sauvages, le plus mordant est un calomnia-
« teur, parmi les animaux apprivoisés, le plus

« venimeux est un flatteur. Votre vanité vous « rend esclaves de celui-ci, car je ne vois par- « tout que de la servitude ; les esclaves obéissent « à leurs maîtres, qui obéissent aux rois; les rois « sont esclaves de leurs courtisanes, reines de l'uni- « vers et esclaves de leurs propres caprices. Aussi, « pour être libre, j'ai résolu de prendre exacte- « ment le contrepié de toutes vos actions. » Il dit, et voyant que l'on sortoit en foule du spectacle, il fend la presse pour y entrer. A cette vue, le peuple se mettant à rire : « Vous vous moquez « de moi, dit le cynique ; mais c'est peut-être « de vous que se moque cet âne qui semble rire « en montrant les dents, et je me soucie aussi « peu de vous, que vous de lui. »

Frappé de l'originalité de ses reparties, et de la fermeté de ses principes, un pere lui présenta son fils pour être son disciple. Le jeune homme rougit en approchant du philosophe. « Courage, « mon enfant, lui dit celui-ci ; voilà la couleur « de la vertu. » Le pere, encouragé par ce début, lui vante, suivant l'usage paternel, son caractere, ses qualités, sa science, ses talents. « Puisqu'il est accompli, pourquoi me « l'amenez-vous? Ce n'est pas lui sans doute, « c'est vous qui avez besoin de moi? — Non, « reprit le vieillard, je ne me sens point de dis- « position pour être philosophe. — Eh! misé- « rable, pourquoi vis-tu donc, puisque tu déses- « peres de bien vivre? » Celui-ci, piqué de cette

apostrophe, lui reproche son bannissement. — « Ah! tu me rappelles la cause de mon bonheur, « car c'est à mon exil que je dois ma philoso- « phie. — Mais en rappelant ton bonheur, je « rappelle ta honte, puisque tu fus banni comme « un malhonnête homme. — Il est vrai que je « fus jadis ce que tu es aujourd'hui; mais toi, « tu ne seras jamais ce que je suis maintenant. »

Ce qui faisoit aimer au peuple les préceptes de Diogene, c'est qu'il s'expliquoit souvent moins en paroles qu'en actions. Il détestoit les orateurs qui s'occupent plutôt de bien dire que de bien faire, et les comparoit à des instruments agréables, dont le son se perd dans les airs.

Un jour, il apperçoit dans la rue un homme qui, ayant laissé tomber quelques morceaux de pain, rougissoit de les ramasser. Diogene, au lieu de blâmer cette vanité puérile, ramasse devant lui plusieurs bouteilles cassées, les porte par la ville, et le peuple applaudit. Un discours eût été oublié; l'exemple fut retenu. La morale en préceptes est toujours éphémere : l'exemple seul demeure à la postérité. On oubliera demain que vous avez dicté l'art d'être bonne épouse et vertueuse mere; on n'oubliera jamais que vous l'avez été.

Un Athénien se présente chez Diogene pour être son disciple, le philosophe lui donne un jambon à porter, et sort en lui disant : Suivez-moi. Le nouveau disciple rougissant de son far-

deau, le jette et s'enfuit. Le lendemain Diogene le rencontre : « Eh bien! lui dit-il, avec le sourire « de la pitié, un jambon nous a donc séparés? »

Vous riez, mesdames, de cette plaisante pomme de discorde, et vous oubliez que la vanité en jette tous les jours parmi vous de plus légeres et plus bizarres. Les hochets de l'usage et les enfantillages de l'étiquette, sont pour votre orgueil des affaires d'état. Les liens du sang et de l'amitié disparoissent; la fortune, l'amour, la nature se taisent dès qu'il s'agit de la fin d'une lettre, de l'enveloppe d'un billet, de la gauche ou de la droite, de la forme d'un siége, des battants d'une porte, de la place d'un fauteuil, et de mille autres sujets non moins graves, non moins importants que les bouteilles cassées et le jambon de Diogene.

Cet homme qui taxoit tous les humains d'orgueil et de folie, qui traitoit Socrate lui-même d'insensé, qui entouroit son cœur d'un triple airain, de peur d'en laisser échapper l'amitié, l'estime ou la reconnoissance, en réservoit l'hommage à la *divinité*. Un certain Xéniade lui demandant s'il croyoit qu'il y eût un Dieu : « Il « faut bien que je le croye, puisque je te crois « son plus méprisable ennemi. » A combien de Xéniades Diogene pourroit faire une pareille réponse dans ce siecle, où des vieillards en délire osent dire à la jeunesse luttant contre ses passions : « Vous recherchez la sagesse parce que

« vous entrevoyez de loin le fantôme d'une jus-
« tice éternelle, détrompez-vous et suivez les
« vices aimables : nous qui touchons au terme,
« nous n'y voyons que le néant, qui met de
« niveau le vice et la vertu. » Si, comme le disoit Diogene, le sage est l'image de Dieu sur la terre, on seroit tenté de croire à l'existence d'un mauvais génie, pour trouver à ces modernes philosophes un objet de ressemblance.

Diogene, qui croyoit à la justice suprême, croyoit aussi à la bonté divine; mais convaincu que l'éternelle sagesse sait mieux que nous ce qui doit nous rendre heureux, il vouloit qu'on lui demandât, non ce qui flatte le plus nos desirs, mais ce qu'elle sait devoir contribuer le plus à notre félicité. Il vit des époux offrant un sacrifice aux dieux pour obtenir un fils. « Vous
« leur demandez un fils, dit-il, et vous ne songez
« pas à leur demander un honnête homme. » Mais autant il respectoit le pur hommage que l'homme rend à la divinité, autant il méprisoit les puérilités de la superstition. Souvent il se prosternoit aux pieds des statues, afin de s'accoutumer, disoit-il, à être refusé. Admirez, lui disoit-on, toutes ces offrandes faites à Neptune par les navigateurs échappés au naufrage. —
« J'en admirerois bien davantage, si chaque
« noyé lui présentoit la sienne. »

Le caractere mordant de notre philosophe, l'avoit fait surnommer le chien. Mais il sembloit

mordre de préférence les philosophes les plus illustres de son temps, ce qui le fit soupçonner de jalousie. Platon avoit défini l'homme *un animal à deux pieds, sans plumes*. Diogene plume un coq, court à l'académie, le jette au milieu des disciples, et leur dit : « Voilà l'homme « de Platon. » Celui-ci, pour distinguer son animal, lui ajouta des ongles.

Le lendemain Platon donnoit un repas somptueux. Diogene entre chez lui, et dit, en marchant sur un superbe tapis : « Je foule aux « pieds l'orgueil de Platon. Oui, répliqua celui-ci, « mais c'est avec l'orgueil de Diogene. » Un autre jour, Platon, dans un festin, ne mangeoit que des olives. « Pourquoi donc, lui dit le « cynique, t'abstenir ici des mets que tu allois « chercher en Sicile ? — Là, comme ici, reprit « le philosophe, je ne vivois que d'olives. — Eh ! « qu'allois-tu faire à Syracuse, puisqu'il y avoit « des olives à Athenes ? »

A ce reproche vraiment puéril, on sent la réponse que dut faire Platon. L'étude de l'homme, l'influence des différents climats et des diverses législations sur les mœurs et sur les caracteres; les biens et les maux qui naissent des éducations et des préjugés populaires; les talents et les vertus qui sont, pour ainsi dire, les fruits particuliers de chaque territoire, l'espoir de les transplanter et de les acclimater sous le ciel qui nous a vus naître, sont pour le vrai citoyen,

un motif suffisant de quitter sa patrie, afin d'y rentrer un jour plus capable et plus digne de la servir.

Peut-être, mesdames, la privation de ce bonheur n'est-elle pas la moindre de celles que vous ont imposées nos loix et la nature. Au reste, avec le secours de votre cœur et de votre imagination, vous pouvez voyager chez vingt peuples différents en parcourant le cercle de vos sociétés, et faire souvent le tour de l'Europe sans sortir même de votre appartement.

Ce héros fierement vous offre son hommage?
C'est un *Ecossais*. Celui-ci,
La guitarre à la main, chante d'un air transi
Vos injustes rigueurs et son doux esclavage?
C'est bien un *Espagnol*. Assis à vos genoux,
Celui-là, vous prenant pour la vierge Marie,
Vous dit le chapelet de la galanterie,
Et lance à vos amis des regards en courroux?
C'est un *Céladon* d'Italie.
De cet homme froid, sombre et brûlant tour à tour,
Estimez la raison, accueillez la franchise :
Mais souvenez-vous que l'amour
Meurt de consomption aux bords de la Tamise.
Défiez-vous sur-tout de cet homme tout rond,
A la perruque noire, au gros habit marron ;
Et n'oubliez pas qu'en Hollande
L'amitié se calcule, et le cœur se marchande.
Aimez-vous la recherche et l'esprit apprêté?
De cet homme admirez la gravité suédoise.
Leur préférez-vous la gaîté?
Contemplez la douceur et la grace danoise.

Ce géant est un Russe, et ce nain un Lapon;
L'un est fils de Pygmée, et l'autre enfant d'Hercule.
Ce colosse au dos large, à l'air simple et crédule,
Au cœur loyal et franc, est un gros *Brabançon :*
C'est ce que tout le monde appelle un bon garçon.
Cet athlete au front large, à la face animée,
Qui boit, bat, jure et fume, est un lourd *Allemand.*
Si par lui quelque jour vous voulez être aimée,
Il vous aimera rudement.
Mais quel homme, entouré d'un orgueilleux cortege,
Si familierement près de vous vient s'asseoir,
Sur les Graces il semble avoir un privilege.
Son geste vous approuve, et son œil vous protege :
C'est un *Sultan :* il va vous jeter le mouchoir.
J'aimerois mieux pour vous ce front où se déploie,
Sous le teint rembruni d'une grosse santé,
La franche bonhomie et la grosse gaîté :
Vivent les amis de *Savoie !*
Mais de ce beau vieillard en contemplant les traits,
Ces cheveux blancs et ce visage frais,
Vous songez à la *Suisse*, à ses vertes montagnes,
Aux patriarches du *Valais*,
Et vous portez envie au sort de leurs compagnes.
Ah ! vous avez raison : l'innocence et la paix
Sont l'aimant des bons cœurs, l'amour des belles ames :
Mais n'oubliez jamais que l'empire des femmes
Est sous l'heureux climat qu'habitent les Français.
Vous trouverez par-tout esprit, talent, science,
Mais vous ne trouverez que chez nous des amis.
Quand on a parcouru tous les autres pays,
On aime à revenir en France.

Malgré son aversion pour les voyages, Diogene passoit la mer pour aller en Égine, lorsqu'il fut pris par des corsaires, qui le vendirent dans l'isle de Crete. En arrivant sur le marché, il s'écria : « Qui veut acheter un maître ? » A ces mots, un certain Xéniade, richement vêtu, s'étant approché : « Enfant, lui dit le « cynique, viens marchander un homme. » Et dès que le marché fut conclu, il ajouta : « Puis- « que je suis ton esclave, dispose-toi à m'obéir. » En vain ses amis voulurent l'affranchir de sa servitude. « De quoi me plaignez-vous, leur « disoit-il? ignorez-vous donc que les maîtres du « lion sont ses premiers esclaves? »

Cependant cet homme étranger à toutes les affections humaines, ne connoissoit qu'une seule passion, celle de la liberté. Mais par liberté, il n'entendoit que l'indépendance de ses besoins et de ses volontés. Quant aux actions, il savoit que la liberté ne peut nous affranchir ni de l'obéissance aux loix, ni des devoirs envers la société.

Cette maniere de penser l'éloigna toujours du commerce des grands. Il répondit à Cratere qui l'invitoit : « J'aime mieux du pain dans mon « tonneau, qu'un festin dans ton palais. » Perdiccas offensé de ses refus, le menaça de le tuer. « Un reptile, reprit Diogene, peut me tuer « aussi ; mais je n'ai besoin ni de toi, ni de ta « grandeur. » Que Callisthene est heureux ! lui

disoit-on ; il dîne tous les jours avec Alexandre. « Qu'il est malheureux, reprit-il, d'y dîner tous « les jours ! »

Comme il se chauffoit au soleil, Alexandre qui vouloit le connoître, s'approche, en lui disant avec douceur : « Ne crains rien. — Est-ce « que tu es mauvais ? répond le cynique. — Non, « reprend le héros. — En ce cas, qu'ai-je à « craindre ? — Que desires-tu de moi, » poursuivit Alexandre, en se mettant devant lui. — « Je desire que tu te retires de mon soleil. — « Mais enfin, que puis-je t'offrir ? — Rien. Je « suis plus riche que toi. Mon manteau me « suffit, tes royaumes ne te suffisent pas. » Ah ! s'écria le jeune conquérant, si je n'étois Alexandre, je voudrois être Diogene.

Quelque temps après, les Athéniens, par complaisance, ou plutôt par crainte, déclarerent qu'Alexandre étoit *Bacchus*. « Et moi, « leur dit Diogene, je demande que vous me « déclariez *Sérapis*. »

Si Diogene eût professé sa morale à Sparte, il eût eu sans doute beaucoup de disciples et d'imitateurs. Mais les Athéniens, peuple enthousiaste, aimable et frivole, singerent ses ridicules au lieu d'imiter ses vertus. Cette erreur prouve que, pour tirer parti des moyens d'une nation, il faut bien se garder de la faire sortir du caractere qui lui est propre. Les Français, par exemple, ne seront jamais des Catons ni

des Brutus ; mais ils naissent presque tous des Duguesclins et des Bayards. En leur inculquant les vertus romaines, vous n'en ferez qu'un peuple abâtardi, qui prendra la férocité pour l'énergie et l'exaltation pour la grandeur. Mais en développant le germe de leur bravoure et de leur galanterie gauloise, vous en ferez le peuple le plus vaillant et le plus aimable de l'univers.

Ah! renaissons, et désormais
Reprenons notre caractere.
Aimer, combattre, vaincre et plaire,
Voilà, voilà l'esprit français.
Que chacun aux pieds de sa dame
Prête le serment de l'honneur.
Quittons nos Laïs sans pudeur :
L'amour éleve, agrandit l'ame ;
La licence énerve le cœur.
De l'hospitalité française
Rétablissons les nobles droits :
Que le voyageur sous nos toits
Entre, se repose, se plaise ;
Et qu'aimant des mœurs et des loix
Qui mettent chacun à son aise,
Il y revienne une autre fois.
Que jamais la ruse n'approche
De nos cœurs francs et généreux :
N'oublions pas que nos aïeux
Vivoient sans peur et sans reproche,
Et croyons vivre sous leurs yeux.
A leur tête ils plaçoient Minerve,
Près de leurs drapeaux le dieu Mars,

Et mettoient au corps de réserve
Vénus, les jeux et les beaux-arts.
Contents d'imiter ces grands hommes,
Gardons-nous, modernes *Brutus*,
De parodier ses vertus;
Et montrons-nous tels que nous sommes.
On ne peut changer les Destins,
Leurs décrets sont invariables :
Nous ne deviendrons pas Romains;
Quand redeviendrons-nous aimables!

CRATÈS et ZÉNON.

Le disciple le plus célebre de Diogene fut Cratès, né à Athenes d'une famille opulente.

Comme il assistoit à la représentation d'une tragédie, frappé de voir un des principaux personnages se dépouiller de tous ses biens pour être libre, il sort à l'instant, vend son patrimoine, en dépose le produit chez un banquier, avec ordre de le partager un jour à ses enfants, s'ils étoient pauvres de vertus et d'esprit, et de le distribuer au peuple, si ses enfants possédoient les trésors de la philosophie.

A cette nouvelle, ses parents accourent chez lui pour le détourner de cette étrange vocation. Cratès les chasse, prend un manteau léger pour l'hiver et pesant pour l'été, se nourrit de pain et d'eau, provoque les injures des femmes publiques pour se plier le caractere, surcharge sa difformité naturelle d'un accoutrement ridicule et monstrueux, se fait suivre par les enfants, insulter par la multitude, entre effrontément chez tous les citoyens, critique amerement jusqu'aux moindres détails de leur vie domestique, et censuré de tout le monde, devient le censeur de l'univers.

Qui croiroit qu'avec ce caractere insociable et cet extérieur grotesque, Cratès dût le plus aimable de ses disciples à l'amour?

Hyparchie, sœur de Métroclès, étoit, à cause de sa richesse et de sa beauté, l'objet des vœux de toute la jeunesse de Corinthe. Cratès vieux, pauvre et hideux, paroît devant elle, et Cratès est préféré. Les parents de son amante, après s'être vainement opposés à ce choix ridicule, supplierent le philosophe lui-même de l'en détourner; aussi-tôt celui-ci se dépouillant devant elle, lui montre sa bosse et son manteau, en disant: « Voici tous les charmes et toutes les « richesses de l'époux que ton cœur a choisi. — « Et voilà, reprit-elle, tous les trésors que je « veux posséder. » A ces mots, abandonnant sa famille, et renonçant à sa fortune, elle prit le manteau cynique, épousa Cratès, partagea son impudence et sa misere, et ne le quitta qu'à la mort. Je ne cite de pareils traits, mesdames, que pour vous donner une idée des mœurs de l'école de Diogène.

Je n'entreprendrai point de justifier le goût de la jeune corinthienne. Cependant, si elle fut plus qu'indulgente pour la laideur, avouez que de temps en temps vous donnez dans l'excès contraire, et qu'auprès de vous la beauté l'emporte souvent sur toutes les qualités qui constituent le bonheur de la vie. Ah! souvenez-vous que le lendemain de cette injuste préférence

n'est que trop souvent le premier jour du repentir.

Préférez laideur et finesse
Au fard passager des amours.
La beauté s'appauvrit sans cesse :
L'esprit s'enrichit tous les jours.

A la laideur on s'habitue,
Comme on se fait à la beauté;
Son charme ne peut pas toujours fixer la vue :
Mais on fixe le cœur par l'amabilité.

Soulevez le masque enchanté
De cette adorable figure,
Et vous verrez que la nature
A déguisé sa pauvreté.

Mais voulez-vous trouver une ame ardente et pure,
Des talents, des vertus? considérez ces traits
Dont sourit la sottise, et que l'orgueil censure:
C'est là que la nature a caché ses bienfaits.

Heureuse la beauté qui n'aime et n'apprécie
Que ce qui peut servir d'aliment au bonheur!
Il prospere aisément dans le fond d'un bon cœur;
Mais il ne peut germer sur la superficie.

Hyparchie se trouvant à table près du sophiste Théodore, lui fit, dit-on, l'argument suivant: « Si en faisant telle ou telle chose tu n'es pas « blâmable, en la faisant moi-même je ne puis « être blâmée. Or, tu n'es pas blâmable quand tu « te frappes toi-même; donc je ne puis être blâ« mée quand je te donne un soufflet. » Et le geste

appuya l'argument. Théodore, pour toute réplique, lui arracha son manteau, et dit aux convives : « Voyez ce que c'est qu'une femme qui a « quitté sa toile et sa tapisserie ! — Crois-tu donc, « répliqua-t-elle sans rougir de sa nudité, que la « philosophie ne vaille pas les aiguilles et les « fuseaux ? »

Non : tous les arguments de la philosophie
Ne valent pas ces soins si touchants et si doux,
Qu'une mere attentive, une épouse chérie
Prodigue à ses enfants et rend à son époux.
Du bonheur des humains tendres dépositaires,
    Conciliez leurs passions ;
    Prévenez leurs divisions
    En nuançant leurs caracteres ;
Rendez-nous l'espérance au sein de nos malheurs,
Ranimez nos plaisirs, et charmez nos douleurs ;
Laissez philosopher l'orgueil et la folie.
Qu'ils raisonnent pour vous ; vous agissez pour eux.
Ne philosophez point, mais faites des heureux ;
    Voilà votre philosophie.

D'après le caractere de Cratès, vous présumez facilement, mesdames, qu'il ne fut point un philosophe de cour. Jamais il ne prétendit aux faveurs des rois. En les voyant prodiguer leurs richesses aux flatteurs et aux courtisanes, il les comparoit à des arbres fertiles, situés sur des rochers inaccessibles, et dont les rameaux chargés de fruits ne peuvent être atteints que par les pies et les corbeaux.

Mais l'observation la plus frappante et la plus juste de ce philosophe, porte sur la différence du prix que nous mettons aux objets les plus utiles et aux choses de caprice ou de pure superfluité. « On donne, dit-il, dix mines à un cui-« sinier, et une drachme à un médecin; cinq « talents à un flatteur, à un sage conseiller de la « fumée, à une courtisane un talent, à un phi-« losophe une obole. »

Persuadé que malgré notre penchant à la frivolité, cette disproportion seroit chez nous exagérée, j'ouvris dernierement les tablettes d'une des femmes les plus jolies de la capitale, et j'y trouvai le mémoire particulier de ses dépenses, dont je vais, en confidence, vous communiquer un extrait.

.....Suivent mes dépenses secretes,
A proportion des talents,
Du mérite et des agréments
De ceux pour qui je les ai faites.
A quatre petits orphelins,
Une veuve, un fils et trois filles,
Un écu. Pour quatre serins,
Avec leurs petites familles,
Cent francs. — Cent sols pour le pain bis
Qu'on donne tous les vendredis:
Pour le chien, vingt francs de pastilles. —
Dans deux procès que j'ai suivis,
Et dont je ne suis pas trop sûre,
Un louis pour deux bons avis:
Quatre pour la bonne aventure. —

Reçu de mon pauvre fermier
Dix louis le trente novembre :
Payé dix louis un panier
De fraises le premier décembre. —
Cent francs pour appaiser les cris,
Les poursuites et les écrits
De marchand, prêteur, fournisseuse :
Trois cents pour deux petits bonnets
Que je ne dois pas mettre, mais
Qui sont de la bonne faiseuse.

Je borne ici, mesdames, ces détails minutieux, que vous croyez peut-être de mon invention ; mais si vous doutez que l'original de ce mémoire ait existé, ouvrez votre secrétaire ou même votre toilette : je crains bien que plus d'une parmi vous n'en trouve quelques duplicata, taxés suivant l'ancien tarif de Cratès.

Ce philosophe, aussi bizarre que ses calculs, inspire naturellement peu d'intérêt, aussi ne vous en aurois-je point parlé, s'il n'eût eu d'autre recommandation que son mérite personnel ; mais il eut celui de développer l'esprit et le cœur de Zénon, dont vous allez apprécier la doctrine et les vertus.

Zénon, avant de prendre un état, ayant consulté l'oracle, en reçut, dit-on, cette réponse : « *Prends la couleur des morts.* » En interprétant ces paroles, il crut que l'oracle lui ordonnoit de pâlir sur les livres des anciens, et partagea tous ses moments entre l'étude et les soins de son com-

merce. Mais en revenant de Phénicie, son vaisseau ayant échoué près d'Athenes, il aborda dans cette ville, riche des seuls trésors que la fortune ne puisse nous enlever, le génie et la vertu.

Cependant, sensible à la perte de ses richesses, et cherchant à s'en distraire, il entre chez un libraire, et lit au hasard le premier volume qui se présente; c'étoit le second livre de Xénophon, qui contient l'histoire de plusieurs philosophes. Zénon charmé de cette lecture, demande au libraire où demeurent ces hommes célebres. En voici un, lui répond celui-ci, en lui montrant Cratès qui passoit. A ces mots Zénon suivit le cynique, devint son disciple, et bientôt il rendit grace aux dieux de son naufrage.

Cependant comme l'indécence et la grossiereté des mœurs des cyniques révoltoient sa pudeur et sa délicatesse naturelles, il se détermina à quitter leur école, et dit à Cratès qui le retenoit par son manteau : « C'est par les oreilles qu'il faut me « retenir ; persuade-moi, sinon, qu'importe que « mon corps demeure ici, si mon esprit n'y reste « pas. »

Il avoit passé six années chez Cratès, il en passa dix chez Xénocrate, Stilpon et Polémon. Il ouvrit ensuite lui-même son école; et comme il enseignoit publiquement sous un *portique* dont le nom grec est *stoa*, ses nombreux sectateurs furent appelés *stoïciens*, ou philosophes du *portique*.

Bientôt Zénon compta parmi ses disciples des héros, des princes et des rois. Antigonus, qui l'écoutoit avec admiration et l'aimoit avec tendresse, le pressa long-temps de venir habiter sa cour, mais le philosophe s'en excusa toujours en alléguant sa mauvaise santé. Il avoit raison; la philosophie est un arbre un peu sauvage; tant qu'il croît à l'ombre du désert, il y conserve sa verdeur et sa fécondité; mais dès qu'on le transplante dans les jardins des rois, sa vigueur s'affoiblit et son fruit dégénere. Aussi Zénon cherchoit-il la solitude. La foule l'effrayoit, et lorsqu'en passant, il se voyoit environné d'un nombre de curieux ou d'admirateurs, il leur offroit de l'argent, en les priant de se retirer.

Comme il réfléchissoit beaucoup, il parloit toujours en termes concis; car remarquez, mesdames, que ce qui est mûrement pensé est toujours laconiquement exprimé.

Un adolescent le questionnant un jour sur une matiere fort abstraite, Zénon lui présente un miroir et lui dit: « Trouves-tu qu'une pareille « question aille à l'air de ton visage? » Pour moi, quand je vois une jolie femme s'égarant dans le dédale d'un problême, ou tournant autour de la quadrature du cercle, je me rappelle ces petits Amours qui soulevent avec effort un bout de la massue d'Hercule; et si quelque docteur femelle me demandoit, avec sa voix grêle et sa gravité enfantine, ce que c'est, par exemple, que le

système du plein et du vuide, je lui répondrois :

Rouge, blanc, gazes et dentelles,
Modes, romans, chansons nouvelles,
Amants du jour, amis de nom,
Sentiments d'opéra-comique,
Fidélité métaphysique,
Maux de nerfs, mines et jargon,
Petit ton tranchant qui décide
En grasseyant d'un terme grec,
Sens blasés, esprit faux, cœur sec,
Et cerveau creux ; voilà le *Vuide.*

Amour pur, amitiés fideles ;
Tendresse et vertus maternelles,
Solide et modeste savoir,
Vanité cédant au devoir,
Bonté de cœur, et grandeur d'ame,
Voilà le *Plein :* cherchez, madame.

Les deux vertus principales de Zénon, furent la continence et la discrétion. Ses ennemis reprocherent à sa sagesse une erreur passagere ; mais estimons l'homme auquel l'envie n'a pu reprocher qu'une erreur ; c'est qu'il a su se préserver des autres.

Comme il assistoit silencieusement à un festin où les ambassadeurs de Ptolémée parloient indiscretement, ceux-ci lui demanderent s'il n'avoit rien à faire dire à leur roi. « Apprenez-lui, reprit-

« il, que vous avez trouvé un homme qui sait se « taire. »

La discrétion étant la base de la confiance, et la confiance l'aliment de l'amitié, vous concevez, mesdames, que Zénon fut bon ami. « Mon ami, « disoit-il, est un autre moi-même. »

Il est difficile de sentir le prix de l'amitié sans apprécier les charmes du véritable amour. Zénon, loin d'interdire ce sentiment aux philosophes, le croyoit essentiel pour leur bonheur et pour celui des femmes. « Si l'amour, disoit-il, étoit défendu « aux sages, que les femmes seroient à plaindre « d'être réduites à l'amour des sots ! »

A cette vérité, dont vous sentez l'évidence, je vous vois toutes, mesdames, applaudir à la philosophie de Zénon, et déja vous prenez secretement le chemin du Portique pour faire un choix parmi ses disciples. Mais avant d'entrer chez ces galans stoïciens, écoutez les loix auxquelles ils soumettent l'amour : « Que toutes les femmes, « disent-ils, soient communes entre les sages, que « chacun d'eux vive avec toutes celles dont il « saura se faire aimer; mais qu'il ne s'attache à « aucune; c'est ainsi que le bonheur est exempt « de jalousie, et l'amour d'infidélité. »

Eh bien! mesdames, le principe vous avoit séduites; mais que pensez-vous de ses conséquences? Croyez-moi, en fait de sentiment, il est toujours bon de s'expliquer, sur-tout avec les philosophes.

Zénon eût été d'autant plus dangereux pour vous, qu'il étoit original dans son extérieur comme dans ses actions. Or, soit caprice, soit amour de la nouveauté, il est prouvé, par l'expérience, que les originaux ont le droit presque exclusif de vous plaire. Et si vous aimez mieux un sot original qu'un homme qui a de l'esprit comme un autre, comment échapper au charme d'un original spirituel? et comment eussiez-vous pu résister à Zénon?

Il étoit grand, mince et noir; il promenoit lentement sur deux grosses jambes un corps efflanqué, une tête penchée et deux longs bras balans. On l'appeloit le *Palmier d'Égypte*. Quand il parloit, sa figure sèche devenoit sévère, son front se sillonnoit et sa bouche se tordoit. Mais dans un repas d'amis, ses yeux creux lançoient les éclairs du génie et les étincelles du plaisir. Il aiguisoit la sensualité des convives, et ne mangeoit que des figues et du miel; il animoit la gaîté des buveurs, et ne buvoit qu'un peu de vin doux; il faisoit rire, et ne rioit point: ou s'il sourioit, c'étoit un rire à lui. Il parloit d'amitié avec un style tout neuf, d'amour avec une expression bizarre, de galanterie avec une gaucherie piquante. C'étoit un ami pétulant, un amant grave, un plaisant sérieux, un esprit indéfinissable, un corps mal-adroit, des idées de l'autre monde, une laideur irrésistible, un homme charmant, adorable, en un mot, un original.

Au reste, vous eussiez pu, mesdames, justifier votre penchant pour Zénon, par l'espece d'idolâtrie qu'eurent pour lui les Athéniens. Ils lui décernerent une couronne d'or, lui érigerent une statue, et lui confierent les clefs de leur ville. Imitez, mesdames, leur attachement et leur respect pour la philosophie, mais n'imitez pas tout-à-fait leur confiance. Ordonnez à l'art de modeler les traits du philosophe dont vous goûtez la morale; envoyez-lui même une couronne; mais gardez-vous bien de lui envoyer vos clefs.

Tout philosophe est homme, et toute femme est tendre.
Une porte à tous deux assure le repos;
Mais si les clefs l'ouvrent mal à propos,
Il n'est plus temps de les reprendre.

Zénon jouit de l'estime des Athéniens jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans. Sa tempérance fut telle, que dans cette extrême vieillesse, sa santé n'éprouvoit encore aucune altération, et il termina volontairement une existence à laquelle la douleur n'avoit jamais porté d'atteinte. En sortant de son école, il tomba, et se foula la main, et regardant ce léger accident comme un avertissement de sa fin prochaine, il dit en frappant la terre: « *Tu me demandes? me voici.* » A ces mots il s'étrangla.

Sa mort fut regardée comme une calamité publique. Antigonus le pleura en s'écriant: « Quel « spectacle j'ai perdu! Mais ce qui me fait sentir

« plus vivement encore la perte de ce grand « homme, c'est que ni mes dons ni mes pro- « messes n'ont jamais pu en faire un courtisan. » Aussi-tôt il envoya des députés à Athenes pour engager ses habitants à déposer le corps de Zénon dans le faubourg *Céramique*.

C'est là qu'à l'ombre des lauriers reposoient tous ces hommes célebres, dont le nom seul soutenoit encore la gloire de la patrie. Dès que l'imagination nous transporte dans cette enceinte sacrée, l'ame se sent saisie d'un respect religieux; du respect, elle passe à l'admiration, et de l'admiration à cet enthousiasme qui seul fait les grands hommes et les héros.

Mais si l'orgueil d'une grande nation lui forme un trophée des dépouilles mortelles de tous ceux dont les exploits étendirent sa renommée, pourquoi la reconnoissance ne lui composeroit-elle pas un trésor des cendres de tous ces êtres chéris, dont les vertus modestes assurent sa félicité ?

Si l'on me confioit le soin honorable d'élever les monuments funebres qui doivent éterniser la gloire de ma patrie, près du dernier asile des héros, je formerois une enceinte de myrtes et d'oliviers. Là reposeroient les modeles des vierges, des épouses et des meres. Là tandis que le pere instruisant son fils sur la tombe des artistes, des philosophes et des héros, feroit germer dans son cœur la sagesse, la valeur et le génie, la mere conduisant sa fille parmi de modestes mausolées,

lui diroit en lui montrant les emblêmes dont l'estime ou l'amitié les auroit décorés :

Vois-tu cette vigne mourante
Sur les rameaux séchés de ce jeune arbrisseau ?
C'étoit une épouse, une amante.
Son jeune époux, descendant au tombeau,
Exhala dans son sein son ame gémissante ;
Et la vigne a suivi l'ormeau.

La tendresse éleva cette urne cinéraire,
Et grava ces cœurs alentour :
L'urne contient les cendres d'une mere :
Les cœurs de ses enfants conservent son amour.

Contemple cette jeune et modeste bergere.
Le Vice, environné des trésors de Plutus,
Lui présente un palais ; l'Hymen, une chaumiere :
Elle suit son cœur, et préfere
Une chaumiere et des vertus.
Ici, ce pélican nourrit de sa substance
Les tendres fruits de ses amours.
Adele, au sein de l'indigence,
A nourrir ses enfants consuma ses beaux jours ;
Et de leurs jeunes ans pour prolonger le cours,
Fit passer dans leur sein toute son existence.

Là, ce jeune et frêle roseau
Soutient deux troncs minés par le temps et l'orage,
Constance, au printemps de son âge,
Soutenant ses parents sur le bord du tombeau,
Expira sans quitter ce glorieux fardeau :
L'Amour est le dieu du courage.

Sous ces lauriers jouit d'un éternel repos
Celle qui, déployant les ressorts de son ame,
Égala quelquefois la vertu des héros,
Et cultiva toujours les vertus d'une femme.
Elle sut manier la lyre et les pinceaux,
Tenir la plume du Génie,
Guider le compas d'Uranie;
Et n'oublia point ses fuseaux.
Tandis qu'à sa fille attentive
La mere, en expliquant ces touchantes leçons,
Fait sentir qu'après nous ici nous ne laissons
D'une existence fugitive,
Que les seules vertus dont nous la remplissons,
Près de ces monuments cette ame vierge et pure
S'enflamme et se sent tressaillir.
Sa jeune ambition perce dans l'avenir.
Elle embellit déja d'une gloire future,
Et sa tombe et son souvenir.
« Quoi! par-tout, se dit-elle, en cette auguste enceinte
« Le trépas au néant condamne la beauté!
« La vertu seule passe à la postérité! »
Dans son cœur, à ces mots, elle en grave l'empreinte,
Et sort en méditant son immortalité.

Celle de Zénon fut fondée sur l'estime et l'amitié universelle des Athéniens. Le lendemain de sa mort, ils seconderent les vues d'Antigonus en rendant le décret suivant:

« Attendu que pendant un grand nombre d'an-
« nées, Zénon, fils de Ménasée de Cittie, a donné
« aux Athéniens les préceptes et les exemples de

« la probité, qu'il n'a cessé d'exciter ses disciples « à la vertu, et que sa conduite a toujours été « d'accord avec sa morale; *le peuple*, pour récom« penser sa tempérance et sa sagesse, a cru devoir « lui décerner une couronne d'or et lui ériger un « tombeau dans la place Céramique. Il a confié le « soin de ces deux monuments aux talents des cinq « artistes les plus distingués d'Athenes, et or« donne que le présent décret sera gravé sur deux « colonnes, élevées, l'une dans l'académie, l'autre « dans le lycée, afin que tout le monde apprenne « que les Athéniens savent honorer les hommes « d'un mérite supérieur, et pendant leur vie et « après leur mort. »

Telles furent les vertus et la gloire de l'oracle du Portique. Voyons maintenant sur quelles bases s'éleverent sa morale et sa doctrine.

Les stoïciens distinguent dans la morale, les *penchants*, le *but* vers lequel ils tendent, les *biens* et les *maux*, les *passions* et la *vertu*, les *actions* et les *devoirs*.

Les *penchants* sont les inclinations que tout être animé apporte en naissant, et dont le *but* est l'accomplissement des vœux de la nature. Ces inclinations sont invariables chez les animaux, parce qu'elles ne sont dirigées que par l'instinct; mais elles varient chez les hommes, et souvent s'éloignent de leur but, parce qu'elles sont égarées par l'imagination. *Magicienne*, dit Sterne, *tu es séduite et tu séduis*. Mais quel que soit le

charme de ses enchantements, on en revient toujours à la nature.

Dans le sein d'une amitié pure,
De l'amour, de l'hymen, savourant la douceur,
Vous recevez et rendez le bonheur;
Voilà le vœu de la nature.

Mais des plaisirs brillants d'un monde séducteur,
L'imagination vous traçant la peinture,
La vanité se glisse au fond de votre cœur,
Et vous fait oublier le vœu de la nature.

Tout vous charme en entrant dans ce nouveau séjour.
Les Ris vous caressant de leurs ailes légeres;
Les vœux de l'Amitié, l'hommage de l'Amour,
Et l'essaim des Plaisirs!... Aux pays des Chimeres,
Tout est charmant le premier jour.

Le lendemain, quelle métamorphose!
Tout languit au milieu de ce monde charmant.
De sa guirlande à tout moment,
Le Plaisir détache une rose.

Pourquoi ce sombre ennui, cette morne langueur,
Qui m'étoient inconnus dans ma retraite obscure?
Ah! je le sens trop tard; on renonce au bonheur,
En s'éloignant du vœu de la nature.
Alors, à pas tardifs, suivant le repentir,
Vous revenez dans votre asile,
Où vous attend le vrai plaisir,
La solide amitié, la volupté tranquille,

Au milieu des êtres chéris
Qui vous prodiguent leur tendresse,
Des enfants qu'autrefois votre sein a nourris,
Et dont la bouche aujourd'hui vous caresse.
Dans l'avenir, où vous lisez pour eux,
Leur traçant du bonheur la route la plus sûre,
Vous leur dites : « Pour être heureux,
« Suivez, suivez toujours le vœu de la nature. »

Quant aux *biens* et aux *maux*, les stoïciens partagent toutes les choses humaines en trois classes : le bien, le mal et ce qui n'est ni l'un ni l'autre. Ils font consister tous les biens dans la vertu, tous les maux dans ce qui lui est contraire, et rangent dans la classe indifférente pour le mal, la mort, la douleur, la foiblesse, l'obscurité, la pauvreté, la laideur; oui, mesdames, la laideur : et dans l'ordre des choses indifférentes pour le bien, la vie, la santé, la force, les honneurs, la richesse et la beauté. — Quoi! la richesse, quoi! la beauté n'est pas un bien! — Hélas! elle est presque toujours un mal pour nous et pour vous-mêmes. C'est l'usage que vous en faites qui détermine le prix des trésors de la fortune et des dons de la nature.

Dans le sein de la pauvreté,
Prévenant le besoin par un travail utile,
Fuyant la triste oisiveté,
Et des vices brillants le cortege futile,
Si la paix, l'amitié remplissent vos desirs,
Embellissent les jours que la Parque vous file,

A votre pauvreté tranquille
Vous devez vos vertus, vos talents, vos plaisirs.

Mais au faîte de l'opulence,
Si la langueur et la satiété
Attiédissent votre existence;
Si du bonheur poursuivant l'apparence,
Vous laissez la réalité;
Si l'azur d'un beau soir, si l'éclat de l'aurore,
Le printemps qui renaît, la fleur qui vient d'éclore
A vos regards ne parlent plus;
Si la voix de l'honneur, les accents du génie,
Les discours d'un ami, les soupirs d'une amie;
De votre cœur ne sont plus entendus;
Eussiez-vous tout le faste et tout l'or de Crésus,
J'ai pitié de votre indigence.
Des arts, du sentiment et de la volupté,
Le dégoût ou la jouissance,
Nous rend pauvres dans l'abondance,
Ou riches dans la pauvreté.

Sur vos traits le hasard imprima la laideur?
Cet accident léger est, dit-on, un malheur;
Vous vous en affligez, et craignant d'être vue,
Vous recherchez l'obscurité.
Là, l'Étude, les Arts, la Candeur ingénue,
Forment votre société.
Auprès de votre humble retraite
Le fat passe en riant; l'honnête homme s'arrête.
Son œil n'est pas séduit dès les premiers moments;
Tant mieux! la sagesse timide
Redoute les enchantements,
Et n'entre qu'en tremblant dans le palais d'Armide.

L'estime, nœud plus cher et plus sûr que l'amour,
Vous enchaîne à jamais. Si vous étiez jolie,
On vous aimeroit pour un jour;
Laide, on vous aime pour la vie...

Vous, laide!... ah! quel blasphême! avec autant de charmes,
Quel prestige funeste a fasciné mes yeux!
Vous à qui le plus beau, le plus puissant des dieux,
A prêté son sourire et confié ses armes!...
Non, non, vous êtes belle, et vos moindres attraits
Embrasent mille amants d'une flamme immortelle...
Qui s'évapore en naissant... Mais
Rassurez-vous : vous êtes belle;
Mille autres cœurs brûlent déja pour vous.
Le sage Ariste veut devenir votre époux.
Vous avez beaucoup plus qu'il ne faut pour lui plaire,
Il ne veut qu'une ame sincere,
Un esprit cultivé, quelque peu de bon sens :
Enchaînez sa raison et captivez ses sens.
Vous paroissez! soudain le plaisir le transporte;
Vous souriez; il est ravi!
Vous parlez... le voilà parti.
Son procédé n'est pas régulier; mais qu'importe?
Vous êtes belle, et dès long-temps
L'aimable Damis vous adore.
Il idolâtre les talents.
Si, comme on le prétend, l'amour les fait éclore,
Ceux que vous possédez doivent être brillants.
Aussi Damis, avant de vous entendre,
A-t-il formé bien des vœux superflus,
Vous l'avez fait long-temps attendre...
Ce n'étoit pas la peine : il ne reviendra plus.

C'est qu'il n'a pas de goût. Tant pis! Vous êtes belle.
Clitandre vous a vue, et ce parfait amant
A puisé dans vos yeux le céleste aliment
D'une fidélité qui doit être éternelle.
Aussi payez-vous son amour,
Son zele, son respect, son estime profonde,
D'un quolibet, d'un calembour,
Et des plus jolis riens du monde.
Sensiblement touché d'un si tendre retour,
Il soupire, et s'en va. Le sot, vous êtes belle.
Il vous faut un amant du haut style; et Cléon,
Le héros des boudoirs et le dieu du bon ton,
Tombe dans vos filets. Vous lui brûlez une aile,
Et vous fixez ce papillon.
Le début est charmant: vous l'aimez; il soupire:
Quand l'amour vient de naître, on le nourrit de rien;
Mais comment nourrir l'entretien?
Qui ne sait rien, n'a rien à dire,
Et l'Ignorance est mere de l'Ennui.
D'ailleurs, le beau Cléon, qui s'admire et qui s'aime,
Prétend uniquement qu'on s'occupe de lui;
Or, vous vous occupez fort souvent de vous-même,
Et plus souvent encor d'autrui.
De-là, plaintes, soupçons, rupture mutuelle,
Et puis les faux rapports, puis les malins écrits,
Et le scandale, et le mépris...

Méprisez-les: vous êtes belle:
A votre char brillant enchaînez vos censeurs,
Et que, vingt ans encor, la mode renouvelle
L'essaim tumultueux de vos adorateurs.

Un jour enfin, pensive et solitaire,
Je vous rencontre : Eh bien ! comment vont les plaisirs?
— Les plaisirs ? ah! quelle chimere ! —
Le bonheur, plus solide, a comblé vos desirs ? —
Je ne le connois pas. —Vous n'êtes donc pas mere?—
Non. — Vous n'avez pas un époux ? —
Non.—Point d'amis?—Aucun.—Pourtant vous étiez belle.
—Je l'étois ! —Vous pleurez ? Que les arts, les vertus,
Remplacent les attraits que vous avez perdus.
Le Plaisir moins volage et l'Amour plus fidele,
Au lieu de voltiger, marcheront sur vos pas.
L'Amitié vous attend et l'Hymen vous appelle.
Venez ; vous allez dans leurs bras
Commencer d'être heureuse, en cessant d'être belle.

Les stoïciens divisent la philosophie en trois parties, la physique, la morale et la logique. Ils la comparent à un jardin dont la physique est le terroir, la morale le fruit, et la logique le mur ou la clôture; c'est-à-dire, que de l'étude de la nature, ils font éclore les principes de la morale, qu'ils défendent par la force du raisonnement. Cette comparaison de la philosophie universelle peut convenir, mesdames, à celle qui vous est particuliere :

Le terrein doit être un bon cœur,
Fertilisé par la jeunesse :
Les talents sont les fleurs, le fruit est la tendresse ;
Et le rempart est la pudeur.

Nos philosophes subdivisoient leur logique en

deux sciences, la rhétorique et la dialectique; la premiere se bornant à persuader, la dernière s'appliquant à convaincre; l'une parlant au cœur et quelquefois aux sens; l'autre s'adressant toujours à la raison.

Il seroit à desirer, mesdames, que votre logique se soumît à cette division. Vous vous occupez si constamment de nous persuader, que vous oubliez toujours de nous convaincre. Et en effet, de quoi sert le raisonnement, lorsqu'un sourire est sans réplique? Cependant ne vous reposez point sur ces succès éphémeres: la persuasion passe; la conviction seule est durable. L'art passager de la coquetterie se réduit au talent de la persuasion. Voilà pourquoi l'homme abuse la femme qui l'a seulement persuadé, et s'attache à celle qui l'a convaincu. Voilà pourquoi la coquette a des amants, et l'honnête femme des amis; pourquoi le cœur de l'une est épuisé à trente ans, tandis que l'autre, jusqu'au dernier soupir, jouit du bonheur pur d'aimer et d'être aimée. Aussi la laideur rendroit-elle aux belles un important service, si pour leur faire sentir la nécessité de convaincre, elle leur ôtoit de temps en temps les moyens de persuader.

Quoique la logique admette une multitude d'arguments dont les formes varient à l'infini, les stoïciens n'y admettoient que le syllogisme. Cet argument est composé de trois parties: la premiere est le principe; la seconde est l'assertion

que l'on établit conformément à ce principe ; et la troisieme est la conséquence, qui réunit le principe et l'assertion. Par exemple : « Qui ne « dit que des mots, ne dit rien. Or, une babillarde « ne dit que des mots ; donc une babillarde ne « dit rien. » Ce syllogisme est juste, parce que le principe étant une vérité d'expérience, et l'assertion étant de notoriété publique et particuliere, la conséquence qui émane de ces deux vérités est malheureusement incontestable.

La fausseté du syllogisme dérive presque toujours de l'équivoque du principe sur lequel il est établi. Alors cet argument dégénere en sophisme. La maniere la plus sûre de le réfuter, c'est de distinguer le principe. Ainsi, supposé qu'un sophiste de vingt ans dît à une jeune personne : « L'amour est un don du ciel. Or, on doit « accueillir les dons du ciel : donc vous devez « accueillir l'amour. » Si la logicienne un peu novice se laissoit séduire par cet argument, voici la distinction par laquelle sa mere le réfuteroit.

« L'amour est un don du ciel, quand il nous » est offert par la vertu ; mais c'est un don per« nicieux quand la séduction nous le présente.

« Or nous devons accueillir les dons du ciel, « mais rejeter les dons pernicieux. »

« Donc ma fille doit accueillir l'amour que lui « offre la vertu, et rejeter celui que lui présente « la séduction. — Adieu, monsieur. »

Telle étoit la forme ordinaire que les stoïciens donnoient à leurs raisonnements. Mais, pour raisonner, il faut des idées. Or les idées naissent, suivant eux, des impressions faites sur l'imagination. Les unes qu'ils appellent *sensibles*, sont les impressions faites par un objet physique sur nos sens; c'est ce qu'on appelle *sensations*. Les autres, produites par un objet idéal, ne frappent que notre entendement; c'est ce que l'on entend aujourd'hui par les idées *métaphysiques*, dont la discussion est réservée plus particulierement aux hommes. Je vous engage donc, mesdemoiselles, à confier à l'amitié paternelle l'analyse de vos idées métaphysiques, et à la tendresse maternelle le résultat de vos sensations.

Mais pour ces confidences délicates, employez toujours le *discours*, et jamais la *parole;* car, selon les stoïciens, le *discours* est l'expression du sentiment ou de la pensée, et la *parole* n'est qu'un son articulé. Le *discours* signifie quelque chose. La *parole* en elle-même ne signifie rien. Voilà pourquoi tant de gens ont le don de parler, et si peu le talent de discourir; talent bien rare en effet, puisqu'il doit réunir la *clarté*, la *briéveté*, la *pureté*, la *convenance* et la *grace*.

La clarté résulte nécessairement d'une idée bien conçue.

Ce que l'on conçoit bien s'exprime clairement.

Mais au milieu d'un cercle bruyant, où la vanité brille, où l'orgueil tranche, où l'esprit du jour étincelle, où l'amour-propre guette l'intervalle de deux épigrammes pour y glisser un bon mot; où les traits multipliés volent, se croisent, frappent ou se perdent au hasard, a-t-on le sang-froid de réfléchir dans la mêlée, et de méditer, comme César, des commentaires sur le champ de bataille? La *parole* part si rapidement, que la pensée peut à peine la suivre. Mais ne devroit-elle pas l'attendre? Chose impossible, car votre auditoire n'épie qu'un silence pour vous couper la phrase. Aussi, tous vos mots s'entrelacent-ils si étroitement, qu'on n'y peut appercevoir ni point ni virgule. Les solécismes se faufilent dans la foule, et adieu la *pureté*. Pour relever un peu le tour de la conversation, vous l'entremêlez de termes techniques; mais ils s'y trouvent déplacés, et adieu la *convenance*. Plusieurs mots arrivent tronqués, défigurés; vous-même en rougissez.... Eh! vîte! couvrez-vous du voile des *Graces*, et sauvez-vous par la *briéveté*.

Ce qui vous égare dans ce labyrinthe, c'est quelquefois la surabondance des mots et la disette des idées. Cependant ce n'est point par le défaut d'idées que les femmes pechent ordinairement; c'est plutôt par la multiplicité de leurs pensées, dont la succession rapide leur cause nécessairement un peu d'embarras et de confusion. De là ces discours vivement commencés et subitement

interrompus; cette activité puérilement infatigable, qui voltigeant sur tous les détails, ne s'arrête jamais à l'ensemble; qui tourbillonne autour du but sans l'atteindre; qui parle de tout, ne dit rien; regarde tout, ne voit rien; arrange tout, ne met ordre à rien; commence tout, ne finit rien; qui va, revient, retouche, brouille, brise, bouleverse; c'est ce que l'on appelle vulgairement *tatillonner*. « Ah! madame, s'écrie Bélise, vous êtes « mise en perfection! Cependant ce voile, cette « robe seroient encore mieux de cette façon; ou « bien de celle-ci.... ou plutôt de celle-là. » Et vous voilà déshabillée. « Quoi! monsieur, votre « ami vous boude pour un propos équivoque! « Puérilité, mal-adresse! Laissez-moi faire: je « m'en charge. » Elle dit, part malgré vous, vole et revient triomphante: « Elle n'a dit qu'un mot, « qu'une syllabe; il s'est rendu; voici sa lettre; « il va venir lui-même. » Vous ouvrez le billet: c'est un cartel.

Vous le voyez, mesdames; c'est bien moins la surabondance que la solidité des idées, qui contribue à la justesse du raisonnement. Cette justesse, quant au principe, dépend sur-tout de l'exactitude de la *définition*. La *définition* est pour le moral, ce que la *description* est pour le physique. Par exemple, si je veux décrire ou peindre une femme aimable, je dirai:

Levres de rose, haleine de Zéphyre,
Trésors d'albâtre et modeste maintien,

Charmes, qui font sentir ce qu'on n'ose lui dire,
A ses genoux un regard vous attire,
Un soupir vous égare, un coup-d'œil vous retient.

Mais si je veux la définir, j'ajouterai :

Son esprit, sa candeur, sa bonté, son langage,
Vous pénetrent d'un sentiment
Qui vous attache uniquement,
Et sans réserve et sans partage.
On ne peut l'estimer ni l'aimer à demi:
Qui n'est que son ami, veut être davantage;
Qui n'est que son amant, veut être son ami.

Les stoïciens employoient toutes ces formes de raisonnements à discuter sur la vertu. La vertu se prend en général pour la *perfection*. Ainsi chaque vertu particuliere est un degré de plus qui nous éleve vers cet état auquel l'homme vise si rarement, et toujours sans l'atteindre.

Les disciples de Zénon distinguent deux especes de vertus : celles que nous devons à la nature, comme la candeur et la bonté; celles qui sont le fruit de l'étude ou de la réflexion, telles que la prudence et la justice. Ils ajoutent qu'il y a des *vertus-meres*, comme la prudence, la justice, la force, la tempérance, qui renferment en elles les vertus dont se compose, pour ainsi dire, leur famille, telles que la grandeur d'ame, la continence, la patience, etc.

D'après ce principe, pourvu que vous possé-

diez quelques qualités primitives, ils en feront éclore toutes celles qui peuvent leur devoir leur origine. Mais si, comme ils le prétendent, une perfection ne peut naître que d'une autre perfection, à quel art auront-ils recours pour perfectionner tous ces êtres nuls qui n'ont ni vice ni vertu? Il me semble que, dans ces occasions, si fréquentes de nos jours, la philosophie stoïcienne seroit prise au dépourvu.

Eh bien! je serai plus hardi que les disciples de Zénon. Quand toutes les vertus sont absentes, je soutiens qu'on peut se servir même d'un défaut, pour développer le germe des qualités que nous apportons tous en naissant. Supposons une jeune personne dont l'esprit et le cœur, fermés à l'idée et au sentiment de toute vertu, n'auroient d'autre mobile que la coquetterie;

« Je lui dirois : Lise, vous êtes belle. »
A ces mots, Lise souriroit. —
« Mais les hommes discrets ne vous trouvent pas telle.
« Vous levez trop les yeux. » Lise les baisseroit. —
« Votre parure est bien, et c'est vraiment dommage
« Que demain vous changiez de taille et de visage. —
« Je n'en changerai point. — Oh! vous en changerez;
« La nouveauté l'exige et vous obéirez:
« Vous avez, m'a-t-on dit, si peu de caractere,
« Qu'une mode nouvelle est pour vous un arrêt,
« Et qu'il vous est plus doux de changer que de plaire.
« — On a tort. — Prouvez-le. » Lise se fixeroit. —

« Vous inspirez d'ailleurs la pitié la plus tendre. —
« Pitié! moi ? — Vous. » Et Lise rougiroit. —
« Chacun parle de vous avec tant d'intérêt,
« Qu'entre nous, je voudrois que vous pussiez l'entendre.
« Que ces regards, dit-on, ces traits pleins de douceur,
« Exprimeroient bien la tendresse!
« Qu'elle est à plaindre, hélas! de passer sa jeunesse
« Sans se douter qu'elle ait un cœur!
« Faut-il qu'un si beau fruit soit séché dans sa fleur!
« Quoi! dans cette ame virginale
« La céleste amitié n'a jamais pénétré!
« Jamais cette jeune vestale
« N'allumera le feu sacré!
« Que son malheur nous intéresse! »
Soudain, soit desir, soit regret,
Un soupir brûlant de tendresse
De son ame s'échapperoit. —
« Encore, ajoute-t-on, si de sa destinée,
« Pour charmer la froideur et les mornes ennuis,
« Des pleurs pouvoient couler de ses yeux attendris;
« Une femme qui pleure est moins infortunée;
« Son sort, de temps en temps, auroit quelques douceurs.
Lise, en se détournant, me cacheroit ses pleurs. —
« Quoi! Lise! vous versez des larmes. —
« Souffrez-vous?—Au contraire.—Ah! vous reconnoissez
« Que pour vous il n'est point de plaisirs dont les charmes
« Valent les premiers pleurs que vous avez versés.
« Tandis que vous goûtez le bonheur d'en répandre,
« Je vais essuyer en secret
« Ceux d'un infortuné : j'y cours, il doit m'attendre;
« Adieu. » — Vous devinez que Lise me suivroit.

Sous l'appareil de la misere,
La douleur se présente à ses regards confus :
« Quoi ! tandis que le luxe et l'orgueil sur la terre
« Prodiguent vainement tant de biens superflus,
« Il est donc des mortels de secours dépourvus,
« Qui demandent le nécessaire,
« Et meurent sans être entendus ! »
A ces mots, de la bienfaisance
Prodiguant les trésors et les plus tendres soins,
Sa jeune vanité, qui n'a pas de témoins,
Brûle d'en faire confidence.
Je l'arrête et lui dis : « Apprenez qu'un bienfait,
« Ainsi qu'une faveur, n'est rien sans le mystere;
« Qu'on cesse de jouir du bien que l'on a fait,
« Dès que l'on cesse de le taire. »
Je crois que Lise se tairoit.

Pensive et renfermant dans son ame attendrie,
Et son bonheur et ses secrets,
A demi-voix alors je lui dirois,
La tirant de sa rêverie :
« On vous demande.—Qui? sont-ce des malheureux ?
« — Non; ce sont des modes nouvelles,
« Et des adorateurs. — Je n'y suis plus pour eux.
« Le bonheur est bien loin de celles
« Que leur hommage peut charmer;
« En moi, je sens un nouvel être;
« Je végétois, je vis; on ne commence à naître
« Que de l'instant qu'on commence d'aimer. »

Ainsi du sein d'une foiblesse
Qui tient à la froideur, à la légereté,

J'ai par degrés fait naître la tendresse,
L'amitié, la raison, la générosité,
La modestie et la docilité.

Des rigueurs de la sagesse
L'orgueil se fût révolté;
Mais avec une caresse,
J'ai soumis la vanité.

Au reste, il est bien rare, mesdames, d'être réduit à se servir d'un de vos défauts pour développer le germe de vos vertus. La nature vous a douées, en naissant, de plusieurs *vertus-meres* qui vous portent à remplir, comme par instinct et sans aucune peine, la plupart de ces devoirs, dont les stoïciens ont fait le point capital et le complément de leur doctrine. *Devoir!* mot sacré qui, dans la bouche de Zénon, comprenoit tout ce que les hommes se doivent entre eux, tout ce qu'ils doivent à leur auteur, à quelle valeur t'avons-nous réduit! Pourquoi te rencontre-t-on sans cesse sur les levres de ces êtres froids et légers, qui te profanent en te prêtant le vuide de leur pensée, la frivolité de leur existence et l'insignifiance de leur caractere!

Si vous réfléchissiez, mesdames, sur ce qu'entre vous vous appelez *Devoirs de société,* je doute que souvent vous pussiez vous saluer sans rire, et que livrées à vos réflexions, après une journée stérilement laborieuse, vous n'éprouvassiez pour vous-mêmes un sentiment voisin de la pitié,

Vos parents sont âgés et infirmes; vos amis accablés de revers, votre époux surchargé de travaux et des soins de votre fortune, vos enfants foibles encore et peu avancés pour leur âge. L'amour filial vous commande, l'amitié vous implore, votre maison appelle l'œil du maître, votre époux réclame vos conseils, votre jeune famille attend vos secours et vos leçons. Que de *Devoirs* pour un jour ! Aussi êtes-vous déterminée à vous y livrer toute entiere, dès que vous aurez rempli vos devoirs de société : et déjà un essaim de jeunes désœuvrés tourbillonne dans votre anti-chambre et assiége les portes du sanctuaire. Les audiences particulieres se prolongent, au point qu'il faut les terminer par une audience générale, que vous brusquez par un déjeuner, auquel vous vous arrachez pour une correspondance interminable, que vous dictez à quatre en même temps, car l'heure presse; on vous attend au bois de Boulogne, et c'est un *Devoir* de n'y pas manquer; une voiture délicieuse; et des chevaux !.... C'est le char de l'Aurore traîné par les Zéphyrs. A peine avez-vous le loisir de vous informer de monsieur et des enfants, de signer vos mémoires sans les lire, de donner l'argent sans compter; le char vous prend et vous emporte. Il étoit temps : vous n'arriviez point; le scandale devenoit public; il faut le réparer. On dîne à Bagatelle, on vous y desire; vous cédez; c'est un *Devoir* de circonstance. Encore est-il interrompu

par mille autres qui sont de rigueur. Un ambassadeur, deux ministres et trois femmes de province vous ont rendu visite, il y a précisément huit jours. Le terme fatal expire. Il est près de huit heures ; on sera sorti ; et vous courez partout vous faire écrire. Jamais vous n'arriverez à la piece nouvelle. Les amis de l'auteur vous attendent ; le parterre balance ; vous paroissez, l'ouvrage se releve, la piece est aux nues, et vous prenez la route du Lycée pour y entrer, quand on en sort ; n'importe, c'étoit un *Devoir* d'y paroître, moins rigoureux néanmoins que celui d'assister au concert où la jeune virtuose va débuter sous vos auspices. C'est un *Devoir* de protéger les arts, et vous y volez. La débutante échoue ; mais en vérité ce n'est nullement votre faute. Aussi tout le monde vous rend-il cette justice dans un thé brillant que vous donne une très grande dame, et auquel le *Devoir* vous défend de manquer. Cependant la nuit s'avance ; mais on va danser, et vous dansez si parfaitement ! les jeunes personnes vous demandent une leçon. Allons, c'est un *Devoir* que d'instruire la jeunesse. Sera-ce le dernier? Non. Vous jouâtes hier d'un bonheur incroyable, et vous devez une revanche. Le jour approche, mais votre fortune obstinée vous fait un *Devoir* de prolonger la séance jusqu'au moment où perdant la somme gagnée, et le double sur parole, le *Devoir* vous permet enfin de regagner en bâillant votre demeure, que vous trouvez

moitié déserte, moitié au pillage. Votre mere vous a vainement demandée, votre pere est venu deux fois, vos amis vous cherchent; votre époux est parti; vos enfants sont malades. Depuis un jour, vous n'avez été amie, fille, épouse, ni mere: mais vous avez rempli les *Devoirs de la société*.

Ah! vos devoirs, s'écrieroit Zénon, ne consistent point dans les occupations frivoles que vous impose la vanité, mais dans l'accomplissement des vœux de la nature, et dans l'exercice modeste des vertus domestiques. Mais à cette maxime un peu surannée, peut-être chacune de vous répondroit-elle au philosophe:

« Excusez-moi, monsieur, je n'entends pas le grec. »

Alors j'essayerois de vous traduire ainsi celui de Zénon:

« Honorez ceux à qui vous devez la lumiere;
« De leurs ans prolongez le cours;
« Et de l'éclat de vos beaux jours
« Embellissez la fin de leur carriere.
« Veillez sans cesse auprès de ces êtres charmants
« Que vous ont confiés l'Hymen et la Nature.
« Meres, voilà vos ornements;
« Ne quittez point votre parure.

« Dirigez, nuit et jour, de chaque nourrisson
« Les forces, le repos, et les jeux et les veilles.

« Une mere est dans sa maison,
« Ce qu'est la reine des abeilles.

« Le dépôt du bonheur est remis dans vos mains;
« Sachez le dispenser : adoucissez nos peines,
« Ranimez les vertus, conciliez les haines,
« Rendez nos cœurs plus purs et nos jours plus sereins.
« Tel est l'ordre du ciel : il a formé vos ames
« Pour donner l'amitié; nous, pour la recevoir;
« Et le bonheur est, pour les femmes,
« Inséparable du *Devoir.* »

L'unique difficulté qui arrêtât Zénon et ses disciples, c'étoit l'accord de nos devoirs et de nos *passions*. Ils prétendoient, pour la résoudre ou pour l'éluder, que *les passions sont des émotions contraires à la nature de l'ame*, et qu'il faut étouffer dès leur origine. Je serois plutôt tenté de croire que les passions sont les émanations naturelles de notre ame, dont l'activité excite le feu des desirs et alimente l'ambition du génie. De là naissent le courage, le travail et la constance, qui renversent ou minent les obstacles semés sur le chemin de la gloire, des talents et de la fortune.

Heureux donc l'homme qui dirige ses passions, et les alimente d'une substance céleste! Mais malheur à celui qui, en les étouffant dans son sein, annulle pour jamais le principe de ses vertus! Tous ces philosophes dont la triste prévoyance prévient l'embrasement des *passions* en éteignant leur étincelle divine, sont les tyrans de notre ame.

Aglaé de son cœur n'a point banni l'amour.
L'excès en est fatal; mais de sa douce flamme
Naissent tous les trésors qui parent une femme.
La tranquille Aglaé l'éprouve chaque jour.
Elle orne son esprit, forme son caractere,
Associe, en riant, la raison au plaisir,
Y joint la modestie, et s'applique à saisir
Tous ces dons fugitifs qui forment l'art de plaire.
Ainsi d'un doux penchant embellissant le cours,
Toujours prête à céder, mais résistant toujours,
Et gardant sa raison dans un juste équilibre,
Aglaé sert l'Amour, sans cesser d'être libre.

Ainsi, quand les stoïciens prétendent que le sage soit sans passions, ils veulent dire sans doute, qu'il doit savoir se garantir de l'excès des passions.

Si l'on excepte cette erreur, rien n'est plus parfait ni plus heureux que leur *sage*, et la plupart des traits qui le caractérisent sont également applicables à la perfection et au bonheur des femmes.

Le sage, disent-ils, est calme, mais sensible; car le calme de l'indifférence dégénere en apathie. Alliez donc, si vous le pouvez, mesdames, la paix et la sensibilité; mais celle-ci, dût-elle vous coûter des larmes, gardez-vous bien d'en guérir, et n'oubliez pas qu'il vaut encore mieux souffrir que tomber en léthargie.

La gloire n'est l'objet ni des desirs ni des mépris du sage; car le sage est exempt d'orgueil; or s'il

y a de l'orgueil à rechercher la gloire, il n'y en a pas moins à la mépriser, et telle femme qui méprise la beauté, est souvent plus orgueilleuse que celle qui s'enorgueillit d'être belle.

Le sage a toujours de la sévérité dans les mœurs, et de l'indulgence dans le caractere. Quelques détracteurs prétendent, mesdames, que, dans ce partage, vous faites quelquefois une transposition. Je crois cette opinion trop exagérée pour oser l'adopter. Cependant j'ai remarqué souvent qu'une figure modeste, un ton réservé, une mise décente, annonçoient un esprit indulgent; tandis qu'un regard assuré, un ton tranchant, un costume hasardé, déceloient le fiel de la médisance et même de la calomnie.

Mais ce qui caractérise particulierement le sage, c'est le soin scrupuleux qu'il apporte à ne jamais paroître meilleur qu'il n'est en effet.

Si vous saviez, mesdames, combien vous gagneriez à imiter cette franchise, vous vous réconcilieriez toutes avec la sincérité. L'art qui voile légerement vos défauts vous donne, il est vrai, la jouissance passagere de la perfection du moment. Mais c'est de cette perfection même que naissent vos chagrins et notre inconstance. Quand nous croyons adorer un être parfait, la moindre imperfection attiédit notre hommage. A mesure que nous découvrons un défaut, nous retirons un grain de notre encens. Bientôt, faute d'aliment, la flamme du sacrifice s'évapore, et nous

abandonnons l'autel du faux dieu avant d'avoir achevé notre offrande. Mais si vos qualités s'offrent à nos premiers regards, accompagnées des défauts qui leur sont naturels, d'abord les beautés du tableau nous en font supporter les ombres; puis nous trouvons que les ombres font ressortir les beautés, de sorte qu'elles contribuent au charme de l'ensemble, et qu'elles font partie de sa perfection. Ainsi, de l'indulgence nous passons insensiblement à l'habitude, à l'attachement, à l'estime; ainsi, moins vous nous abusez sur vos défauts, plus nous nous abusons nous-mêmes; plus votre cœur y gagne; et moins le nôtre y perd.

Le sage ne s'afflige point, car l'affliction est foiblesse. Mais n'y a-t-il point des foiblesses qui font partie des vertus d'un bon cœur? Si c'est une foiblesse de s'affliger des miseres de l'humanité, cette foiblesse n'est-elle pas quelquefois le plus saint des devoirs, et ne devons-nous pas de la compassion à l'infortune, des larmes à la douleur, des regrets à l'amitié; et ne vaut-il pas mieux être foible par sa bonté, que fort de son indifférence.

Le sage jouit seul d'une parfaite liberté. Non seulement il est libre, mais encore il est roi, puisque la royauté est un empire indépendant:

Reines de l'univers, c'est en perdant la sagesse que vous perdez votre empire. Tant que la renommée, en publiant vos charmes, proclame

aussi vos vertus, vous régnez par l'estime sur les hommes qui vous connoissent, et par l'opinion sur ceux qui ne vous connoissent pas. Le respect, qui partout ailleurs semble exclure l'amour, lui sert auprès de vous de guide et d'interprete. On se fait gloire de vous respecter, parce qu'on s'honore de savoir vous apprécier. On rougiroit de ne pas vous aimer, et l'on ne rougit pas de vous aimer sans espoir. L'amour vous sacrifie ses plaisirs, et la vanité ses triomphes. D'autant plus indépendantes de vos sujets, que votre pouvoir se fonde sur leur dépendance volontaire, vous maîtrisez leurs pensées et subjuguez leurs passions tant que la sagesse regne sur les vôtres. Mais dès qu'elle abandonne les rênes de votre empire, votre condition devient pareille à celle d'un prince foible qui a perdu son premier ministre : soudain ceux qui rampoient sous son autorité, s'en disputent les débris et siégent insolemment sur les degrés du trône. La moindre faveur accordée à un seul devient un titre pour tous les autres. Ce qu'ils n'eussent osé espérer hier, ils le demandent aujourd'hui, et leur audace exige ce qu'ils demandent. Craignant l'influence de vos favoris, cédant à l'importunité de ceux qui prétendent l'être, redoutant les prétentions de ceux qui le seront un jour, tyrannisées par le soupçon, la foiblesse et la crainte, et du pouvoir suprême précipitées dans une honteuse servitude, vous éprouvez qu'il est plus

difficile de régner sans la sagesse, que de servir avec elle.

Enfin, le plus noble et le plus respectable privilége du sage, c'est que dieu est toujours présent pour lui; bien différent de l'athée qui s'éloigne sans cesse de la divinité, soit par sa conduite, soit par ses opinions. Heureusement l'athéïsme est un délire peu commun parmi les femmes. Il a je ne sais quoi d'audacieux et de sauvage, qui répugne à leur candeur et à leur urbanité naturelle. Leurs attraits même portent une empreinte divine, qui combat victorieusement cette grossiere erreur; et quand j'entends ces levres vermeilles nier l'existence du dieu qui les a formées, il me semble voir les roses s'animer pour blasphémer le nom de Flore, et désavouer son culte.

Pour moi, je l'avoûrai, soit raison, soit foiblesse,
J'aime à déifier tout ce qui m'intéresse;
Et dès qu'un plaisir pur vient m'animer, mon cœur,
Enivré du bienfait, cherche le bienfaiteur.
Je le trouve partout : l'Olympe est la nature.
J'adore le printemps qui nous rend la verdure.
J'invoque les zéphyrs, dont l'aimable retour
Pare de fleurs le temple et l'autel de l'Amour:
De l'automne en cueillant la récolte vermeille,
Je rends graces au dieu qui remplit ma corbeille.
Je salue, en entrant chez l'humble laboureur,
Et le dieu de la paix et le dieu du bonheur.
J'adore l'Amitié, dont la main tutélaire
Protege mes amis et conserve ma mere.

Je sens qu'il est un dieu qui donne les plaisirs,
Et qu'il en existe un, même pour les desirs,
Et crois, en remontant de l'effet à la cause,
Qu'au sein du créateur le vrai bonheur repose.

Ces ames ardentes et sensibles, glacées par votre froideur, ou aigries par votre austérité, auroient besoin, pour les ranimer ou les adoucir, d'un dieu tendre et consolateur, et souvent vous ne leur présentez qu'un dieu terrible et menaçant.

Meres, c'est votre cœur qu'il faudroit écouter.
Caresser ses enfants, ce n'est point les gâter.
Mais par une conduite à contretemps sévere,
Étouffer leur tendresse, aigrir leur caractere,
Par les privations exciter leurs desirs,
En les leur défendant les porter aux plaisirs,
En feignant avec eux leur enseigner à feindre,
En ne les aimant pas les forcer à nous craindre,
Enfin se refuser à leurs bras caressants,
Ou leur fermer les siens, c'est gâter ses enfants.

La défiance instruit la jeunesse au mystere;
Eh! sans la confiance, est-ce un bien d'être mere!
Tout vous blesse les yeux, tout vous devient suspect.
Vos enfants veulent-ils vous parler? le respect
Étouffe dans leur sein l'accent de la nature.
Je vous plains d'ignorer cette volupté pure
Dont s'enivre une mere, alors que ses enfants,
Comptant sur sa tendresse et ses soins indulgents,
Lui confessent tout bas, au milieu des caresses,
De leur cœur ingénu les naissantes foiblesses,

Et qu'avec un seul mot dans ce cœur agité
Elle porte le calme et la sérénité.
Mais dans les plus beaux jours de son adolescence,
Un être aimable, aimant, pur comme l'innocence,
Ne respirant qu'amour, que douceur, qu'amitié,
Peut-il être sans cesse heurté, contrarié,
Sans que des passions, qu'en secret il renferme,
La haine, en fermentant, ne féconde le germe,
Et qu'il ne brise enfin votre joug et ses fers?...

Cependant opposez aux maux qu'il a soufferts
L'heureuse égalité d'une amitié durable,
Bientôt il reprendra son naturel aimable;
C'est un ruisseau qu'on a détourné de son cours,
Par une douce pente il y revient toujours.

ÉPICURE.

Je vais vous parler du philosophe de l'antiquité que l'on a le plus calomnié, parce qu'il fût l'homme peut-être le plus sage, et assurément le plus aimable de son siècle.

Il fit le premier apprécier aux hommes ce sentiment sublime, cette pure émanation du ciel, qui, descendant sur la terre, pénetre nos sens, enivre notre cœur, gonfle notre poitrine oppressée d'un bonheur qu'elle ne peut contenir, et qui transpire en larmes ou s'exhale en soupirs. A ces traits vous vous rappelez peut-être la volupté, et la volupté vous rappelle Épicure.

Ce philosophe naquit à la Gargette, bourg de l'Attique, l'an troisieme de la cent neuvieme olympiade.

A l'âge de quatorze ans, peu satisfait des leçons de ses maîtres, au-delà desquelles son imagination lui présentoit confusément une multitude de connoissances nouvelles, il s'élança seul dans la carriere qui s'ouvroit devant lui, et commença par cultiver son cœur, pour préparer la culture de son esprit.

Avant d'être un savant illustre, il fut bon fils et bon ami. Il aima sincerement sa patrie, observa

fidelement la religion de ses peres, et regarda toujours en pitié ces prétendus philosophes, qui détruisant cet échange de bienfaits et d'offrande que l'amour et l'espérance établissent entre le ciel et la terre, renversent le premier soutien de l'état et la derniere consolation des malheureux.

Il approfondit les mysteres de la nature, et suivit d'un œil observateur la marche des corps célestes. Il puisa, dit-on, dans les ouvrages de Démocrite, une multitude de connoissances qu'il anima du feu de son génie, et embellit des graces de son imagination. Ce fut elle qui créa pour lui les atomes, les fit nager dans le vuide, et de leur rencontre fortuite composa l'ensemble harmonieux de l'univers. Malheureusement il s'avisa d'en composer aussi notre ame; et dès-lors, la soumettant à une décomposition prochaine, il lui ravit l'immortalité. Cependant, averti par sa conscience, il avoue qu'elle est immortelle; puis rappelé par la vanité, il revient à son premier systême, et finit par nager, comme ses atomes, dans le vague de ses opinions.

Mais qui ne pardonne pas aux brillantes erreurs de son esprit, en puisant dans son cœur cette morale pure et solide, qui éterniseroit le bonheur sur la terre, si les hommes, aveuglés par leurs sens, ne confondoient pas le plaisir avec le bonheur!

Joie, innocence et pureté: c'étoit là sa maxime favorite pour la volupté de l'ame. Il l'inscrivoit

au-dessus de ses lettres, au lieu des souhaits usités de *salut*, *fortune* ou *plaisir*.

Sobriété, *santé*, c'étoit là toute sa philosophie pour la volupté des sens. « Envoyez-moi, écri« voit-il à un ami, un peu de fromage lydien, « pour faire de temps en temps un repas plus dé« licat. » Ses repas ordinaires étoient composés d'eau pure et de pain bis; mais épuisé par un long travail, il savouroit avec la volupté du repos, celle d'appaiser lentement sa faim, d'éteindre sa soif par degrés, et faisoit sentir à ses disciples,

Qu'il n'est de vrais plaisirs qu'avec de vrais besoins.

Si quelquefois la douleur venoit troubler ses innocentes jouissances, il ne s'avisoit pas, comme les stoïciens, de nier l'existence de la douleur, ou de soutenir qu'elle n'est point un mal; mais, au lieu d'appercevoir dans ses traits altérés la contraction de l'orgueil et de l'opiniâtreté, on voyoit sur son front la sérénité de la résignation, et sur ses levres le sourire de la patience. La pratique de cette vertu est d'autant plus pénible pour les hommes, qu'elle semble appartenir exclusivement à un sexe que le ciel n'a créé que pour aimer et pour souffrir.

Le tableau le plus sublime du véritable héroïsme, c'est une femme souffrante et malheureuse, n'opposant au malheur que sa constance, aux souffrances que sa résignation. Elle ne fatigue point ses amis des confidences de sa peine secrete,

elle garde ses chagrins pour elle seule, et ne réserve pour eux que son amabilité. Les tourments les plus aigus s'émoussent contre son inaltérable douceur; ses regards timides font rougir l'injustice et pâlir la méchanceté. Sa longue patience fatigue la douleur même. Sa soumission désarme la tyrannie, sa dignité l'humilie, sa fermeté l'asservit. Si, dans un instant de solitude, elle se permet furtivement quelques pleurs, qu'un ami se présente, soudain la tristesse a disparu, et sur son teint les larmes de la douleur ressemblent à la rosée du plaisir.

Être intéressant et magnanime, que sont près de toi tous les héros de la terre? Ce n'est qu'à leur vanité qu'ils sacrifient; et le moindre de tes sacrifices est celui de ta vanité. Ils chargent la renommée du récit de leurs exploits; tu ne confies qu'au mystere le secret de tes victoires. Ils montrent leurs lauriers que le sang baigne encore; tu caches ceux qu'ont arrosés tes larmes. Ils ne sont grands que pour les autres; tu n'es sublime que pour toi: et si les aveugles humains avoient des yeux pour t'appercevoir, où trouveroient-ils assez d'encens à t'offrir? Ah! ne leur décele point les trésors de ton ame; ils ne sont pas dignes de les apprécier. Renferme-toi dans ton cœur avec toutes ses richesses; ou bien si tes regards pénétrans découvrent un être assez pur pour mériter ta confiance, donne-la-lui toute entiere; pénetre-le de ta félicité, et bravez en-

semble les persécutions de la terre, puisque votre bonheur est fondé sur l'indépendance de la vertu.

Persuadé que la nature porte toujours un germe de fécondité qui n'attend que l'occasion de se développer, Épicure assuroit qu'il n'y a point de caractere si âpre que l'éducation ne puisse adoucir, point d'esprit si stérile où la patience ne puisse faire germer quelques connoissances, point de cœur si froid où la morale ne puisse faire éclore au moins une vertu. Il appliquoit cette maxime aux plantes, aux arbres, aux campagnes, et regardoit la culture de toutes les choses créées comme leur seconde création.

Au milieu des champs fertiles de Mytilene, s'élevoit une chaîne de rochers arides et de collines hérissées de buissons et d'antiques cyprès. Au fond de cette enceinte silencieuse, couloit lentement, sur un lit fangeux, un ruisseau qui, se perdant parmi les pierres, les ronces et les roseaux, formoit un lac dont les froides exhalaisons répandoient sur ses rives la mort et la stérilité. Là, jamais les amants ni les époux ne venoient chercher la solitude; jamais l'homme vertueux n'y venoit respirer le calme ou méditer des bienfaits. On n'y rencontroit que le malheureux abandonné de la nature, ou le scélérat poursuivi par les remords.

Tout à coup le génie d'Épicure plane au-dessus de cette morne enceinte. Son souffle en chasse

les noires vapeurs. Il descend entouré des Arts et des Plaisirs. Le Goût les précede, l'Activité les accompagne, et la Fécondité les suit. Flore sourit à leurs travaux. Elle émaille les vastes tapis de verdure qu'ils étendent sur les sables arides, elle distribue ses corbeilles sur la pointe des rochers et le penchant des collines dont ils ont fécondé la stérilité, elle suspend ses guirlandes aux arbres, dont ils étendent les rameaux et arrondissent les ombrages.

La Nayade, si long-temps exilée de sa grotte fangeuse, sourit de loin en la voyant se tapisser de mousse et de lierre. Elle accourt et reprend avec joie son urne argentée. L'onde limpide s'échappe, serpente et murmure en caressant les fleurs inclinées sur sa rive. Les oiseaux de la nuit disparoissent; ceux du jour ramenent dans ces bocages le plaisir et la gaîté; la colombe y rappelle les amours, et Philomele la mélancolie.

Il ne manque plus dans cet heureux séjour, que des amants et des amis. Épicure y rassemble ses disciples, et la Vertu s'y établit sous les auspices de l'Amitié.

Assis sur l'herbe naissante, tous les éleves s'empressent autour de leur aimable maître. La leçon va commencer; mais avant de parler il fait placer les hommes d'un côté et les femmes de l'autre.

« Asseyez-vous, dit-il, séparément : quand on « jouit de loin, on jouit doublement. » Puis s'adressant aux femmes, il ajoute :

Apprenez-moi, de grace, à quel point nous en sommes...
Au plaisir : près de vous, on en est toujours là. —
Mais... — Demandez à tous les hommes ;
Pas un d'eux n'en disconviendra.

Alors promenant autour de soi un regard paternel, il commence en ces mots :

Tout est plaisir dans la nature,
Tant qu'on veut s'en tenir à sa simplicité.
Oui, la plus simple volupté
Est la volupté la plus pure.

L'homme le plus voluptueux
N'est point ce potentat, de qui l'art somptueux
Réunit à grands frais les biens dont il abuse ;
Mais l'homme qui jouit avec sobriété,
Qui n'épuise jamais les plaisirs dont il use ;
Car la mort du plaisir, c'est la satiété.

Mais, lui répond une jeune épouse,

N'est-il pas des plaisirs dont on jouit sans cesse,
Et que l'on desire toujours,
Tel que celui de voir l'objet de sa tendresse? —

Oui, tant que la décence épure vos amours.
La pudeur est l'aimant qui fixe la constance ;
Voilà votre trésor, craignez de l'épuiser.
Étudiez l'art d'économiser
Alternativement la crainte et l'espérance.
Même au sein du bonheur, laissez-nous desirer :
L'amour meurt aussi-tôt qu'il cesse d'espérer.

Les autres voluptés qui captivent nos cœurs,
Au même destin sont sujettes.
La vie est un chemin tout parsemé de fleurs:
Cueillons d'abord les violettes:
En avançant, à chaque pas,
Cueillons quelque fleur moins commune;
Mais à la fois n'en cueillons qu'une.
Glanons, mais ne moissonnons pas.

A ces mots, un disciple l'interrompt et lui dit:

Mais si, même en glanant, on trouve quelque épine,
Comment s'en garantir? — En évitant l'orgueil.
L'ambition, du bonheur est l'écueil.
Qui marche à la grandeur, marche vers sa ruine.
Notre vie est pareille au cours
De cette onde naissante et pure:
Comparons-les; j'aime à puiser toujours
Mes exémples dans la nature.

Voyez dans mon champêtre asile
Serpenter ce jeune ruisseau.
Entre la fleur et le roseau
Il poursuit sa course tranquille.
Bientôt par cent détours divers,
Égaré, loin de sa patrie
Il va traverser des déserts:
Voilà l'image de la vie.

Tantôt sous un ciel sans nuage,
Paisible et pur comme un beau jour,

Des champs et des bois d'alentour
Son sein réfléchira l'image.
Tantôt l'aquilon irrité
Viendra sur sa rive fleurie
Rider son cristal argenté :
Voilà l'image de la vie.

Plus loin, son onde ambitieuse,
Fuyant des rivages obscurs,
D'Athenes va baigner les murs,
Elle en sort livide et fangeuse.
Dans une heureuse obscurité
Tant qu'elle fut ensevelie,
Rien n'altéroit sa pureté :
Voilà l'image de la vie.

Enrichi du tribut limpide
Que lui portent mille ruisseaux,
Il devient fleuve, et de ses eaux
Il étend la marche rapide.
Son cours étonne l'univers,
Amphitrite lui porte envie...
Il disparoît au sein des mers !
Voilà l'image de la vie.

Avant qu'Épicure professât cette morale douce et naturelle, la figure austere et les oracles séveres de la philosophie avoient éloigné la jeunesse et effarouché la beauté ; mais dès qu'il eut adouci ses traits et humanisé son langage, les jeunes gens briguerent ses faveurs, et les femmes lui demandèrent ses avis.

Son aimable interprete conseilloit aux adolescents d'étudier la morale pour accélérer la force de leur esprit ; aux vieillards de l'approfondir, pour ranimer la vigueur de leur ame : ainsi, disoit-il, le jeune homme ne meurt point avant d'avoir connu la vertu ; le vieillard ne l'oublie point avant de mourir.

Quant aux femmes, il distinguoit pour elles une morale publique et une morale privée. Il faisoit consister celle-ci dans l'accomplissement des devoirs auxquels les ont destinées la nature et la société ; et l'autre, dans l'hommage qu'elles doivent rendre publiquement aux mœurs et aux préjugés. Ces préjugés respectables, dont quelques philosophes modernes prétendent affranchir la vertu, lui servirent toujours de limites et de remparts. Car, qu'est-ce que le préjugé ? C'est le jugement que l'on porte d'avance sur telle action ou telle démarche, dont les suites doivent naturellement compromettre l'honnêteté. Le mal, me dira-t-on, ne se présume pas. J'en conviens ; mais quand nous suivons le sentier du mal, peut-on présumer que nous tendons vers le bien ? L'inexpérience peut en ignorer le chemin ; l'erreur peut l'oublier un moment : mais au premier pas, les préjugés s'élevent et présentent leur barriere ; et toute femme qui la franchit pour parcourir la carriere du vice, n'a sûrement pas dessein d'arriver à la vertu.

Mais, ajoute-t-on, rien ne rétrécit l'esprit

comme les préjugés. Quand cette fausse assertion seroit vraie, elle n'en seroit pas plus concluante. En effet, qu'en résulteroit-il? Votre esprit y perdroit, mais votre cœur s'enrichiroit de ses pertes. Or, n'est-ce pas gagner que de perdre ainsi?

Mais je soutiens que votre esprit y gagne autant que votre cœur. En effet, la raison aimable et la gaîté décente d'une femme soumise sans affectation aux convenances de la vertu, plaît aux hommes qui sont vertueux, et même à ceux qui ont cessé de l'être. Mais l'amabilité suspecte d'une femme supérieure aux préjugés, ne séduit que les hommes qui lui ont donné la main pour franchir la barriere.

Respectez donc et conservez précieusement ces préjugés utiles, qui circonscrivent le champ de l'honneur pour celles qui n'en connoissent pas l'étendue; qui vous entourent exclusivement de l'estime publique, et vous distinguent honorablement de celles dont la honte et le désespoir sont de ne pouvoir se confondre avec vous.

Il vient un âge où l'opinion publique, dégagée des prestiges qui environnent la beauté, récapitule froidement l'existence des femmes, et leur imprime le sceau ineffaçable du blâme ou de la considération. C'est alors qu'éprouvant le besoin de l'estime, plus impérieux peut-être que celui du plaisir, elles s'efforcent de rendre un hommage tardif à ces préjugés qu'elles ont méprisés,

et dont la violation est vengée par le mépris universel.

Pour rendre moins redoutable l'époque de cette récapitulation, Épicure exhortoit ses jeunes éleves à récapituler chaque soir la conduite de la journée, afin d'être toujours prêtes à rendre un compte détaillé de leur vie entiere.

Avec cette morale aimable et facile, vous concevez aisément combien il dut avoir de disciples. Quand on sait se faire aimer, on est sûr de se faire entendre.

La simplicité de sa doctrine lui fit des prosélytes parmi les hommes les moins éclairés. Plusieurs même de ses esclaves profiterent de ses leçons; et parmi ces derniers, le célebre *Mus* devint dans la suite un de ses plus illustres sectateurs. Cet homme, que la nature avoit doué d'un cœur sensible et d'une imagination ardente, ayant entendu quelques discours de son maître, se sentit tourmenté du besoin de s'instruire et d'étendre ses idées au-delà de la sphere dans laquelle l'avoient resserré l'esclavage et l'ignorance.

Epicure l'appercevant un jour, l'air sombre et rêveur, lui dit avec ce sourire qui console le malheur et rassure la timidité :

Qu'avez-vous, mon ami?—Votre ami? tant d'honneur...
— Tous les hommes sont nés pour se chérir l'un l'autre.
— Mais la distance... — Est nulle pour le cœur.
Si dans mon amitié vous trouvez le bonheur,

Ne puis-je pas le trouver dans la vôtre ? —
Non. — Pourquoi ? — Je n'ai pas d'esprit. —
Mais votre cœur est bon ? — Oui. — La bonté suffit. —
Cependant, si j'étois riche ou savant, je pense
Que je n'y perdrois pas. — Mon ami, l'opulence
N'est pas en nous ; on peut nous l'enlever :
Tous les soins qu'il faudroit pour vous la conserver,
Vous feroient regretter la paix de l'indigence.
Avec le vrai bonheur le pauvre est de niveau :
Le riche est au-dessus. L'un n'a donc qu'à descendre,
L'autre qu'à marcher droit, pour le trouver bientôt.
Mais la cupidité nous le montre plus haut,
Et pour atteindre là, nous fait tout entreprendre.
Ce n'est qu'en arrivant sur le bord du tombeau,
Que de la vérité la voix se fait entendre,
Et du parfait bonheur enfin
Nous enseigne le vrai chemin,
Quand il n'est plus temps de l'apprendre. —
Mais enfin, si j'avois l'espoir
D'être instruit comme vous... — Je vous plaindrois d'avance.
Pour étendre votre savoir,
Sur des livres, matin et soir,
Vous useriez votre heureuse existence.
Peu d'esprit, peu d'argent et bonne conscience,
Vous donne en un seul jour plus de félicité,
Que cent ans de richesse et mille de science.
Laissez au faux bonheur son éclat emprunté :
Il brille pour la vanité,
Et ne séduit que l'ignorance.
Vous avez la réalité ;
Plaignez le sort de ceux qui n'ont que l'apparence. —

Vous me persuadez tout ce que vous voulez.
J'éprouve, quand vous me parlez,
L'ascendant de votre génie;
Car vous avez un démon familier
Qui change les objets et qui les modifie.—
Moi ? — Vous! quand vous mangez un pain noir et grossier,
Qui lui donne pour vous le goût de l'ambroisie ? —
La faim. — Qui change l'onde en un nectar si doux ? —
La soif. — Et ces roseaux, qui leur prête pour vous
D'un coussin de duvet la flexible mollesse ? —
La fatigue, ou bien la paresse,
Car je suis paresseux beaucoup plus que sorcier. —
Mais quand on est votre écolier,
Quels secrets apprend-on ?—Ceux que je viens de dire.
Voulez-vous l'être ?—Moi ?... Mais je ne sais pas lire !—
Tant mieux ! je rends grace au hasard
Qui me fait rencontrer une ame neuve et pure !
Je trouve, à chaque pas, l'homme gâté par l'art;
Et je cherche par-tout l'homme de la nature.

Bientôt l'esclave du philosophe mérita d'être mis au rang de ses premiers disciples, et dans la suite il devint un des plus zélés défenseurs de sa morale.

Mais de tous les éleves d'Épicure, celui dont le génie et l'assiduité seconderent le plus utilement les travaux du maître, fut le célebre Métrodore. Épicure le regardoit comme un autre lui-même. A l'association de leurs lumieres avoit succédé celle de leurs sentiments; et c'étoit sur cette base solide qu'ils avoient fondé la promesse et l'espérance d'une éternelle amitié.

Hélas! les projets les plus chers à nos cœurs sont soumis aux loix de notre fragilité. L'amitié ne meurt pas, dit-on, mais les amis sont mortels. Épicure eut à peine le temps d'aimer et de regretter Métrodore; car pour pleurer un ami véritable, on lui survit toujours trop peu. La seule consolation qui put adoucir ses regrets, fut le plaisir d'adopter ses enfants, et de retrouver ses vertus rajeunies et ses traits adoucis dans le caractere ingénu et sur le front timide de sa fille. A la douleur d'avoir perdu son pere, se joignoit en elle une mélancolie secrete, dont elle ignoroit la cause. Quelquefois, suivant au hasard l'incertitude de ses pensées, elle promenoit dans les bosquets enchantés d'Épicure cette langueur inquiete et cette fievre enivrante, sur lesquelles ses regards sembloient consulter toute la nature.

Épicure, qui l'apperçut de loin, crut qu'il étoit temps de lui répondre. Il s'approche d'elle, lui prend doucement la main, la fait asseoir près de lui au pied d'un jeune myrte, et lui dit avec un sourire paternel :

Te voici dans cet âge, où l'aimable folie
Éveille les plaisirs au matin de la vie,
Age où l'illusion, l'espoir et la gaîté
Déguisent, en riant, la triste vérité.
Des jours de ton adolescence
Mets à profit chaque moment;
Tout le cours de notre existence
Dépend de son commencement.

Flore fait le sort de Pomone;
Les boutons sont des fruits naissants;
Et la richesse de l'automne
Dépend des trésors du printemps.

On vante ta beauté. De ce premier hommage
Ne prise pas trop la valeur :
On est toujours bien à ton âge;
C'est encor la fraîcheur, le fini de l'ouvrage
Qui sort des mains de son auteur.

Garde-toi d'abuser du pouvoir de tes charmes;
Ils sont formés pour le bonheur.
Dans les yeux du plaisir fais éclore des larmes ;
Mais ne mouille jamais les yeux de la douleur.
Les pleurs, qu'en triomphant fait répandre un vainqueur,
Ternissent l'éclat de ses armes.

Éloigne le desir fatal
De multiplier tes conquêtes :
L'amitié même a tant de mal
A garder celles qu'elle a faites!

Par le choix de ton cœur ennoblis tes amours,
Dédaigne le moyen vulgaire
De la séduction; séduire n'est pas plaire :
On séduit pour un temps, et l'on plaît pour toujours.
Tes yeux ont vu briller l'éclat du météore :
Il éclipse en naissant les astres de la nuit;
De ses feux ondoyants tout le ciel se colore;
On l'admire... il s'évanouit :
Vénus brille toujours, et Phœbé luit encore.

Si la coquetterie, un jour, peut t'éblouir
Par ses triomphes éphémeres;
Pour dissiper ses brillantes chimeres,
Que tes regards percent dans l'avenir
Au terme heureux, où les yeux d'une mere
Tranquillement aiment à parcourir
Tous les travaux de sa noble carriere;
Lorsque, pressant ses enfants dans ses bras,
A leur aspect, son cœur lui dit tout bas
Qu'elle a payé sa dette à la patrie;
Quand, de leur pere admirée et chérie,
Par ses vertus elle fait chaque jour
Régner l'estime à côté de l'amour.

Vois, mon enfant, quelle est la destinée
D'une coquette, à trente ans surannée.
Plus de beauté, plus d'amants sur ses pas;
Son cœur ne tient à rien : l'amour s'envole
En lui laissant son carquois épuisé.
En vain le fard, de son teint effacé
Ranime encor les fleurs; c'est une idole
Qu'on adoroit; mais son culte est passé.

De l'âge qui s'envole et du sort qui varie
Pour fixer l'inconstance et la rapidité,
Cultive tous les arts; ils feront, mon amie,
La consolation, le charme de ta vie.
Mais tremble que la vanité
Ne produise au grand jour les fruits de ton génie;
A ton sexe sur-tout la malice et l'envie
Font payer cher l'éclat de la célébrité.
Les hommes prisent moins l'amitié d'une femme,
Même en aimant ce qu'elle écrit;

Ils pensent que ce n'est qu'aux dépens de son ame
Qu'elle fait briller son esprit.
Ce jugement sans doute est un peu trop sévere:
Mais c'est dans sa maison qu'une femme doit plaire.
Pour ses nombreux devoirs elle a si peu d'instants,
Qu'on est toujours tenté de croire
Qu'elle vole à l'époux, ou dérobe aux enfants
Le temps qu'elle donne à la gloire.
Sa gloire est la félicité
De son époux, de sa famille,
Le talent de son fils, la pudeur de sa fille.

Dans une vertueuse et douce obscurité,
Cultive, sans orgueil, les fleurs de ta jeunesse,
Jouis modestement des fruits de ton été;
Recueille-les, sans bruit, dans leur maturité;
Et du temps qui s'enfuit ne crains pas la vitesse.
De l'art, si recherché, d'éluder la vieillesse,
En quatre mots, voici tous les secrets:
Sois bonne, tu seras aimée;
Sage, tu seras estimée;
L'estime et l'amitié ne vieillissent jamais.

Épicure avoit rendu la volupté tellement inséparable des mœurs et de la vertu, que la licence elle-même, au milieu de ses égarements, s'adressoit à lui pour retrouver le chemin du bonheur.

Il existoit à Athenes une femme célebre qui, réunissant les talents les plus aimables aux dons les plus parfaits de la nature, avoit rendu tous les Athéniens esclaves et tributaires de ses charmes. On la nommoit *Leontium.* Ce nom rappeloit aux

jeunes gens l'espérance, aux vieillards le souvenir de ce que la beauté a de plus céleste, le plaisir de plus vif, la langueur de plus tendre, la galanterie de plus séduisant. Cependant cette femme, dépositaire de ce que les hommes appellent le bonheur, ne pouvoit parvenir à le posséder. Elle en avoit pourtant une idée confuse, car elle avoit été vertueuse : mais l'image paisible de ces temps heureux étoit sans cesse troublée par les tourments de l'intrigue et le tumulte des plaisirs. Lasse enfin de demander vainement le bonheur aux amours, *Leontium*, pour l'obtenir, eut recours à la philosophie. Elle écrivit à Épicure qu'elle desiroit se rendre chez lui. Épicure se rendit chez elle.

Il la trouve seule, dans un cabinet foiblement éclairé. Elle étoit à demi couchée sur le bord d'un lit en désordre. D'une main elle soutenoit languissamment sa tête abattue, de l'autre elle effeuilloit, par distraction, une fleur de sa guirlande. Ses yeux, inclinés vers la terre, fixoient tour à tour chaque objet, et n'en voyoient aucun. Ses levres entr'ouvertes, brûlantes de ses soupirs, ressembloient aux feuilles de la rose prête à se dessécher. Ses cheveux blonds tomboient de tous côtés jusqu'à sa ceinture dénouée, et dissimuloient des charmes que son voile négligeoit de couvrir. L'un de ses pieds étoit nu, et sa chaussure détachée étoit tombée entre les ouvrages de Sapho et d'Anacréon, épars sur un coussin près de son miroir renversé et de sa lyre détendue.

A cette vue le philosophe s'arrête, la considere en souriant, et lui dit avec l'accent d'une tendre compassion : « Je trouve ici l'opulence, le goût, « la beauté, mais je n'y découvre point le bon- « heur. — Ah ! lui répondit-elle, on peut espérer « de l'y voir désormais, puisque vous daignez y « porter vos pas. Je n'avois point prétendu à cette « faveur. Trop heureuse d'être attendue chez « vous, je n'osois vous attendre chez moi. — « Vous aviez tort. La philosophie est une bonne « mere. Dès que ses enfants, foibles encore, mar- « chent péniblement vers elle, elle court à eux « pour leur épargner la fatigue du chemin. Que « lui demandez-vous ? — Le voici.

« Je ne compte pas encore quatre lustres accom- « plis. Mes amants disent que je suis belle : mon « miroir me l'avoit dit avant eux. Je sens ma poi- « trine agitée par cette ivresse tumultueuse, qui « trouble si doucement le printemps de la vie. Ma « voix flexible exprime avec langueur l'incerti- « tude de mes desirs, et ma lyre harmonieuse « ajoute au charme de ma voix. Sous ma main « l'aiguille et le pinceau retracent l'azur des cieux, « le contour des fleurs et l'émail des prairies. Sou- « vent j'ai réussi à peindre les Graces, quelquefois « même j'ai commencé l'Amour ; mais ne le con- « cevant pas bien, je n'ai jamais pu l'achever.

« Au milieu des danses athéniennes, quand « mes pas cadencés, mes mouvements agiles et « mes traits animés expriment un plaisir que je

« ne sens pas, les plus beaux des enfants d'Athenes « se disputent ma main avec ardeur ; leurs regards « brûlants cherchent et rencontrent mes yeux. « On prétend que les yeux et la main répondent « au cœur. Hélas ! je le desire, mais je l'ignore.

« Eucharis étoit la plus jolie. Je m'approchai « d'elle, on ne vit plus que moi. Aspasie étoit la « plus belle, j'osai lui disputer, et sus lui ravir le « sceptre de la Beauté. Depuis ce temps le luxe et « la vanité m'ont entourée de leurs prestiges.

« Ma table est couverte des mets les plus déli- « cieux. Le nectar de Samos et de Corinthe rem- « plit mes coupes dorées. Les prémices de Pomone « et de Flore couronnent mes festins : l'esprit les « assaisonne, la gaîté les anime ; les parfums de « Colchos embaument l'air retentissant de nos « concerts d'alégresse, et voilent d'un nuage les « caresses furtives que Bacchus dérobe à la beauté. « Après ces brillantes soirées, la Volupté m'invite « au sommeil, la Mollesse me berce dans son sein, « et le Mystere veille à mon repos.

« Vous le voyez, la nature m'a comblée de ses « dons, la fortune de ses trésors. Tous les arts « président à ma parure et décorent à l'envi mon « asile. Les plaisirs l'habitent, les desirs l'envi- « ronnent, les amours l'assiégent; le bonheur seul « dédaigne d'y paroître, et l'amitié n'en connoît « pas même le chemin. »

Épicure lui répondit : « Tout le bonheur de la « vie est fondé sur la justice, la prudence et l'hon-

« nêteté. La justice assiste rarement aux conseils
« de l'amour; la prudence n'est pas toujours l'at-
« tribut du bel âge; et pour compromettre l'hon-
« nêteté, il ne faut qu'une imprudence.

« Si vous eussiez été juste envers vos amants,
« vous posséderiez au moins un ami. Mais vous
« n'avez pas distingué de ceux que le desir atti-
« roit sur vos pas, celui que l'estime y conduisoit.
« Vous avez préféré les adorateurs de vos charmes
« à l'amant secret de votre cœur, et vous avez ac-
« cordé à la vanité ce que vous deviez au senti-
« ment. Les plaisirs satisfaits se sont éloignés,
« l'amitié mécontente les a suivis. —

« Il est vrai. Mais j'étois entraînée par l'attrait
« de la volupté. —

« De la volupté? quelle erreur! Il n'y a de
« volupté que celle qui nous procure ces plaisirs
« purs, dont un souvenir paisible prolonge la
« jouissance jusqu'au dernier soupir. Mais la vo-
« lupté qui nous prépare des regrets, n'est que la
« douleur cachée sous les traits du plaisir. —
« Mais, à vingt ans, comment voulez-vous qu'on
« les distingue? — En consultant la prudence. —
« Où la trouver? — Descendez dans votre ame,
« vous y trouverez le sentiment de la pudeur : la
« pudeur est naturellement timide; la timidité
« inspire la défiance; la défiance mene à l'obser-
« vation; l'observation éclaire la prudence, et la
« prudence sauve l'honnêteté. — Vous avez raison.
« Mais en réfléchissant pour l'avenir, je tremble

« toujours de laisser échapper la jouissance fugi-
« tive du moment présent; la vie est un songe !...
« — Eh bien ! quand on est persuadé que l'on
« dort, pourquoi s'exposer à redouter le moment
« du réveil ? Vous bravez les préjugés; mais que
« sert-il de ne pas craindre les hommes, si l'on
« ignore ce qui se passe chez les dieux et dans
« l'immensité du grand tout dont nous faisons
« partie ? L'unique certitude que nous procurent
« l'expérience et la raison, c'est que la vertu ne
« peut mener qu'au bien, tandis que le vice con-
« duit nécessairement au mal. Suivons la vertu,
« cueillons gaîment les fleurs qui naissent sous ses
« pas, et semons-en notre chemin, sans craindre,
« desirer, ni prévoir le terme du voyage. —

« Vous m'étonnez. Je savois bien que sur les
« traces des plaisirs et de la beauté on cueilloit des
« fleurs..... — artificielles et passageres. — Mais
« j'avoue que celles qui naissent sous les pas de
« la vertu.... — Sont naturelles et durables. Le
« calme du passé, le repos du présent, la séré-
« nité de l'avenir..... — Et vous appelez cela des
« jouissances. Quoi donc ! ne pas souffrir, est-ce
« jouir ? — Oui. Le bien, ici bas, n'est, pour
« ainsi dire, que l'absence du mal. — Quoi ! vous
« me réduiriez au bonheur négatif ? — Pas tout-à-
« fait; je sais qu'à votre âge il a besoin d'activité.
« Sortez des langueurs de la mollesse et de la
« léthargie des plaisirs, éveillez-vous à la voix de
« l'honneur, et retournez à lui, il en est toujours

« temps. L'estime reconquise honore peut-être « plus une femme qu'une estime paisiblement « conservée. Méritez l'amour des malheureux, « l'amitié de vos amants, le respect de vos amis, « votre propre suffrage, et vous connoîtrez l'acti- « vité du bonheur. »

A ces mots, portant sur le philosophe un regard plein de courage et de douceur, Leontium se leve, lui présente la main, et lui dit : « Condui- « sez-moi ; » puis tout à coup, s'arrêtant par ré- flexion, elle ajoute en rougissant ! « Mais si l'on me « voit avec vous, ne craignez-vous pas que votre « réputation n'y perde ? — Si la vôtre y gagne, « la mienne n'aura rien perdu. » Et ils prirent ensemble le chemin des jardins.

Tandis qu'ils traversoient les rues d'Athenes, les hommes corrompus s'écrioient : « Épicure est « perverti. » Les hommes vertueux disoient en souriant : « Leontium est convertie. »

La nouvelle prosélyte en entrant dans l'école de son maître, crut arriver dans sa famille. Ce fut là qu'elle fit connoissance avec la paix et l'amitié. Elle ne pouvoit voir sans admiration le parfait accord qui régnoit au milieu de cette multitude d'êtres, différens de naissance, de sexe, d'âge, d'humeurs et de préjugés. Là, les entretiens étoient animés mais paisibles ; la forme en étoit agréable, et le fond toujours utile, quelquefois même sévere ; mais l'austérité du sujet disparoissoit sous l'aménité du style et les graces de

l'enjouement. C'étoit le rire de la folie et le langage de la raison. On ne se quittoit pas sans s'être mutuellement instruit, et l'on ne s'instruisoit jamais sans s'amuser. Aussi desiroit-on sincerement de se revoir; car on espéroit, de part et d'autre, échanger de nouvelles connoissances, et c'étoit se promettre de nouveaux plaisirs.

Comment comparer, sans rougir, la solidité de ces entretiens si simplement aimables, avec la nullité de nos brillants soupers et de nos soirées à la mode?

Vous arrivez avec un sourire apprêté.
Autour de vous froidement on s'empresse.
On se leve par politesse;
Eh bien! dit-on, comment vous êtes-vous porté? —
Horriblement: je prends du thé. —
Moi, les bains.—Moi, les eaux.—Et moi, le lait d'ânesse.
— Car rien n'est plus bourgeois que la bonne santé.
On soupe sans manger. Tout le premier service
Se passe en compliments: on renvoie à l'office
L'appétit et la liberté.
On trouve tout délicieux;
On laisse tout sur son assiette.
On applaudit aux ennuyeux;
Et l'on bâille dans sa serviette.
On parle de loix, de bonnets,
D'habits nouveaux, d'opéras, de gazettes,
D'actrices, de chevaux anglais.
On révele au grand jour les intrigues secretes.
On trouve les fripons des gens universels,
Les honnêtes gens incroyables,

Les riches parents immortels,
Et les créanciers impayables.

En général, rien ne décolore l'esprit et n'attiédit le plaisir comme ce qu'on appelle l'usage ou la politesse. Ces puérilités de convention consistent dans quelques gestes affectés, quelques syllabes insignifiantes, et surtout dans une abnégation de nos propres idées, qui nous font renoncer à nous-mêmes, pour devenir *tels* et *tels* qui ne sont rien, et qui, s'identifiant poliment les uns avec les autres, composent, par leur réunion, le néant de la société.

Aussi Épicure, en réunissant ses disciples, s'étoit bien gardé de polir leurs caracteres, de peur d'en effacer l'empreinte de la nature. On les voyoit généralement animés d'un même esprit; mais chacun suivoit son humeur particuliere: aucun d'eux ne ressembloit aux autres; mais tous avoient un air de famille.

Le philosophe parcourant ce tableau d'un regard, dit à sa nouvelle éleve : « Ceux qui sont « assez heureux pour vivre avec des hommes de « même caractere et de même opinion, trouvent « la sûreté dans leur société. Cette disposition réci-« proque d'humeurs et d'esprits, est le gage solide « de leur union, et fait la félicité de leur vie. Ils « se voyent sans défiance, se parlent sans con-« trainte, s'aiment sans réserve, et attendent sans « foiblesse le moment inévitable de leur sépa-« ration. »

O femmes ! cet esprit conciliateur est un don particulier que vous tenez de la nature, et dont vous ne sentez pas assez le prix. A chaque instant, les moindres circonstances de la vie découvrent en vous la force de cet instinct harmonieux. S'agit-il de rapprocher des amis divisés, de négocier une affaire délicate, de solliciter une faveur, de réunir une société de talents, ou une assemblée de plaisirs ? vous parlez ; soudain les difficultés s'applanissent, la haine s'apprivoise, l'orgueil s'humanise, toutes les vanités se taisent, et les rapports s'établissent entre des hommes étonnés de se voir, de se convenir, de s'estimer et de ne se quitter qu'avec le desir, l'espoir de se réunir. Ah ! ne vous lassez jamais de rejoindre, de resserrer, d'entrelacer les nœuds fragiles de la société ; et souvenez-vous souvent que cet art aimable qui prépare la jouissance d'un moment, ou les agréments d'une soirée, si vous l'exerciez tous les jours, éterniseroit le bonheur de la vie.

Ce fut dans ce long calme de la paix et de l'amitié, qu'Épicure vit s'écouler ses rapides années. Jamais l'ambition n'en troubla la tranquillité. Cependant, comme l'amitié fait naître l'estime, et l'estime la confiance, les Athéniens lui offrirent les premiers emplois de la république. Il leur répondit en philosophe et en citoyen : « Je hais les grandeurs, car j'aime mon repos ; « mais j'aime encore plus ma patrie. Je refuse

« les emplois dont vous voulez m'honorer, parce « qu'ils sont confiés à des hommes dignes de les « exercer. Un temps viendra peut-être où les « orages de l'anarchie submergeant l'honneur, « et faisant surnager l'impudence, l'esclave qui « nettoie ma chaussure ou raccommode mon man- « teau, voudra s'emparer de la tribune ou siéger « au milieu de l'Aréopage. Alors fuyant les om- « brages de la paix, foulant aux pieds les roses « du plaisir, négligeant les études de la philoso- « phie, et peut-être même les conseils de l'ami- « tié, vous me verrez, au milieu du peuple as- « semblé, réclamer à haute voix les droits de la « raison, de la science et de la probité, contre « la stupidité, l'intrigue, l'ignorance, et périr « s'il le faut en disputant le gouvernail sacré de « l'État à des mains indignes ou incapables de le « diriger. Mais tant qu'il sera confié à des pilotes « respectables, laissez-moi vivre sur le navire « comme simple passager. Je m'endors au souffle « des zéphirs; comptez sur mon réveil au pre- « mier bruit de la tempête. »

Jamais il n'eut besoin de se réveiller. Chacun de ses jours fut un passage du bonheur de la veille au bonheur du lendemain. Il avança vers la mort, sans la desirer ni la craindre. « La présence de la « mort, disoit-il, n'est rien pour nous, puisque « nous ne la voyons pas. Elle ne nous effraie « qu'en perspective; approchons, et le fantôme « disparoît. Elle n'est rien, tant que dure la vie :

« dès qu'elle arrive, la vie n'est plus. Ainsi elle « n'a d'empire ni sur les morts ni sur les vivants : « ceux-ci ne la sentent pas encore, ceux-là ne la « sentent plus. Le plaisir ou la douleur dépen- « dent du sentiment ; or la mort n'est que la « privation du sentiment ; donc la mort n'est « rien. »

O Épicure, quel oubli de votre cœur ! Quoi ! vous aviez des amis, et pour vous la mort n'étoit rien ! Ah ! vous l'avez dit peut-être, mais vous ne l'avez jamais pensé : ou bien vous avez confondu :

Oui, la mort pour nos sens n'est rien en elle-même.
Mais mettons de nos cœurs les intérêts à part.
N'est-ce rien pour le cœur que l'instant du départ,
Quand il a séjourné près des êtres qu'il aime ?
L'aveugle, en expirant, caresse encor son chien.
Pour mourir sans regret, il faudroit n'aimer rien.
Eh ! quel est l'indigent, quel est le solitaire,
Au moment où la mort entre dans sa chaumiere,
Qui, les yeux élevés et les bras étendus
Vers le ciel, les oiseaux, les arbres du bocage,
Dont il aimoit l'azur et les chants et l'ombrage,
Ne soupire en disant : Je ne vous verrai plus !

Ce philosophe étoit mieux d'accord avec le sentiment et la raison, quand il ajoutoit : « La « vie la plus longue n'est pas toujours la plus de- « sirable. Il en est de l'existence comme des mets, « dont l'abondance ne vaut pas la délicatesse.

« Notre bonheur ne dépend pas du nombre de
« nos années ; mais des voluptés pures dont nous
« les remplissons. La vie, comme on le prétend,
« n'est point un mal ; il ne tient qu'à nous qu'elle
« soit un bien. »

Pardonnez, mesdames, si dans le sentier sévere de la morale, ma pensée, à chaque pas, a semblé décliner vers vous. Dès qu'il s'agit de félicité ou de consolation, c'est à vous que le cœur s'adresse ; et le cœur conduit la pensée. Oui, femmes, vous êtes responsables du bonheur de la terre, soit que vous exerciez l'empire de la vertu, ou le pouvoir de la beauté. Tel caprice de femme, en irritant l'homme puissant soumis à ses loix, a fait couler le sang d'un peuple de malheureux. Tel mot, sorti d'une bouche enchanteresse, a désarmé le bras de la fureur, et donné la paix à la moitié de l'univers.

Épicure qui regardoit le bonheur des hommes comme l'affaire la plus délicate et la plus importante dont le sage dût s'occuper, toléroit les préjugés qui sembloient le favoriser, et combattoit ouvertement toutes les erreurs qui pouvoient lui nuire. Il repoussoit sur-tout le système de la fatalité, qui excuse le méchant et désespere le malheureux. « Il est, disoit-il, quelques événe-
« ments, qu'on ne peut ni prévoir, ni maîtriser ;
« mais il vaut mieux être infortuné et vertueux,
« que de parvenir honteusement au comble de la
« prospérité. » Le plus heureux alors n'est pas

toujours celui dont le sort paroît être le plus desirable ; et l'épouse orgueilleuse d'un nouveau favori de la fortune, qui, environnée d'une scandaleuse profusion, dissipe sans plaisir des trésors extorqués sans pudeur, s'entoure d'un peuple d'intrigans qui l'adulent et la diffâment, néglige des enfants qui l'oublient, trompe un mari qui la dédaigne, enrichit des valets qui la méprisent, se ruine en fêtes brillantes dont on profite en la décriant, et promene dans un char doré une parure étincelante dont elle doit le travail à vingt artisans, et l'or à cent malheureux ; qui, tourmentée par les desirs insatiables et la fievre irritante de la vanité, troque effrontément ses immenses richesses pour des ridicules et du scandale ; une telle femme ne donneroit-elle pas une année de son existence pour un seul jour de la mere de famille, supportant avec son époux une injuste adversité qu'adoucit leur tendresse, et que leur courage ennoblit, adorant ses enfants qui la chérissent, ménageant pour eux les débris de sa fortune, la retrouvant au sein de l'économie, servie par l'attachement et la fidélité, consolée par de vieux amis qui l'apprécient et la respectent, ne sortant qu'avec sa famille, qu'entourée des louanges des meres qui la montrent à leurs enfants, cachant sous une parure modeste son front où brille l'empreinte de la vertu, et ne levant son voile que pour sourire aux honnêtes gens qui l'admirent, aux mal-

heureux qui la bénissent, au ciel dont elle est digne et qui l'envie à la terre.

Tel fut, pendant quarante ans, le sort d'Épicure, lorsqu'au milieu des dons de la fortune, il se soumettoit aux loix les plus séveres de la simplicité et de la frugalité. Ces deux vertus lui paroissoient être deux trésors inappréciables. Réunissons-les ; elles nous rendent insensibles à la perte de notre fortune, puisqu'elles nous font riches sans profusion. Exerçons-les séparément. La simplicité, en éloignant les regards de l'envie, lui dérobe nos défauts, lui dissimule nos bonnes actions, et nous ménage les moyens de les multiplier. De la frugalité naît la force du corps, et de celle-ci la force de l'ame. Or point de volupté, si le corps n'est exempt de souffrance et l'esprit d'agitation. Aussi la volupté pure est sœur de la frugalité et de la simplicité : et n'oublions pas que ces trois sœurs sont inséparables.

O quel tableau charmant, que celui de ces jeunes épicuriennes, recevant leurs vêtements des mains de la modestie, et leur nourriture des mains de la tempérance ; l'esprit naturel comme leur parure, le cœur pur comme l'onde qui les désaltéroit, étendant leur bienfaisance en restreignant leur nécessaire, riches du superflu dont elles se privoient pour les malheureux, et se privant sans cesse pour s'enrichir tous les jours !

En parcourant les diverses saisons de la vie, leur ame n'en éprouvoit point les variations. Si quelquefois un sentiment plus vif éveilloit dans leur sein le feu sacré de la volupté, ce n'étoit point cette flamme dévorante qui desseche et tarit le plaisir; c'étoit la chaleur vivifiante du printemps, dont leur figure offroit la fraîcheur et l'image. Aussi, jouissant paisiblement des songes du passé, de la réalité du présent, et des illusions de l'avenir, saisissant encore les sensations fugitives du bel âge, sentant vivement tout le prix d'une parole consolante, d'une larme essuyée, d'un desir prévenu, d'un regard de la reconnoissance, d'un mot de la confiance, d'un sourire de l'amitié, elles arrivoient au terme de la vie, tenant encore par la main la jeunesse; car on est jeune, tant que le cœur n'a point vieilli.

Ce fut au milieu de cette heureuse famille que la mort vint frapper, à soixante-douze ans, le pere aimable, aussi jeune que ses enfants. Pendant quatorze jours, Épicure éprouva des souffrances aiguës, qui ne purent altérer sa sérénité. Il ne se masquoit point, comme Zénon, d'un rire orgueilleux; il trouvoit, ainsi que Montaigne, que le rire d'un mourant a toujours mauvaise grace; mais la douceur de ses regards tempéroit sur son visage l'expression de la douleur, comme un rayon pur éclaircit les nuages d'un ciel nébuleux.

Enfin, sentant ses forces s'épuiser, il se fit mettre dans un bain tiede, et prenant un peu de vin, il le but avec ses amis, en leur disant : « Adieu, jouissez de la vie, et gardez mes pré« ceptes. » A ces mots, il ferma les yeux, et son trépas ressembla moins au dernier moment de la douleur, qu'au premier instant du sommeil.

Le lendemain de sa mort, Idoménée, l'un de ses disciples absents, reçut de lui un billet conçu en ces termes : « Je vous écrivois le plus heureux « jour de ma vie, puisque c'étoit le dernier. Le « souvenir de mes progrès dans la philosophie « charmoit mes douleurs. Les jouissances de l'ame « sont les remedes des maux du corps. Cultivez « donc vos heureuses dispositions ; vivez sage, « vous mourrez heureux. »

Le seul chagrin réel qu'Épicure éprouva dans toute sa vie, fut celui de voir plusieurs de ses disciples, qui matérialisant sa morale, en firent le système du libertinage. Cette secte se grossit, en peu de temps, d'une foule de partisans ; car il y avoit à Athenes assez de nouveaux riches, quelques anciens débauchés, et beaucoup d'ignorants. Ce faux culte de la volupté remplaça long-temps le véritable : et les Grecs abandonnerent l'adoration de la vertu pour l'idolâtrie des plaisirs. En vain le philosophe les rappeloit à la sévérité de ses principes ; ils convinrent du texte de sa morale ; mais ils se réserverent la liberté des commentaires ; et pour leur usage particulier, ils

mirent le texte en écrit, et les commentaires en action.

Cependant, parmi ses commentateurs, quelques-uns ne commirent que d'heureuses infidélités.

Horace fut un des zélateurs de cette secte un peu trop indulgente. Il en pratiquoit la morale dans les bosquets de Tibur, et la chantoit dans le palais de Mécene.

Lucrece, un peu avant Horace, la célébra, l'étendit, et mélangea sa substance céleste d'un poison, que le charme de l'harmonie insinua dans le cœur de ses contemporains. La corruption universelle suivit de près ce prestige; et la pratique de tous les vices fut le fruit des préceptes de la vertu.

D'où vient la source intarissable de tant de malheurs? de la volupté mal définie. Cet abus de mots est plus pernicieux que l'on ne pense; et pour n'en citer ici qu'un exemple, quand un homme se déclare l'*ami* d'une femme, j'engage celle-ci à le prier, avant tout, de lui définir son amitié, et à se défier d'autant plus du nouvel ami, que sa définition sera plus embarrassée: car le sentiment le plus dangereux est celui qui peut le moins se définir.

Le vrai culte, ainsi que les hérésies des Épicuriens furent long-temps ensevelis sous le regne de la barbarie; mais Gassendi en rétablit parmi nous la doctrine dans toute sa pureté; et les

hommes, dont le génie honora le plus le siecle dernier, et celui où nous vivons, se firent honneur de marcher sur les traces d'Épicure.

Voyons maintenant de quelle maniere Épicure détourna les calomnies et les fausses interprétations des ennemis et des hérésiarques de sa doctrine : car il est bien difficile de se concilier l'amitié générale, sans s'exposer aux traits de la haine.

Les Stoïciens, en prêtant à la Sagesse un maintien sévere, un regard farouche, un langage sentencieux et mordant, repoussoient de son temple ceux qui s'approchoient pour lui rendre hommage. Les voluptueux, tels que les Sybarites, en la privant de son énergie et soulevant le voile qui couvre sa tête auguste, faisoient rougir son front et celui de ses adorateurs. Épicure seul, lui conservant sa grace et sa dignité, la présentoit aux humains telle qu'ils la desirent, et c'étoit chez lui seul qu'ils venoient l'adorer.

Épicure avoit donc pour ennemis ces deux partis, entre lesquels il suivoit le sentier de la raison. Ces hommes, divisés par l'intérêt et l'opinion, mais rapprochés par l'envie, se réunirent pour conjurer sa perte ; et le rencontrant au milieu de l'assemblée du peuple, un stoïcien s'écria le premier :

Citoyens, je dénonce à votre tribunal
Un homme qui se fait aimer de la jeunesse,

Un homme dangereux, qui, par son art fatal,
Captive en un moment l'estime et la tendresse,
Exempt de préjugés, de crainte, de regrets,
Du sort défiant les caprices,
Veillant au milieu des délices,
Et dormant au sein de la paix.

A ces mots, Épicure transporté de joie s'écria :

Me reconnoît-on à ces traits? —
Oui. — Puisque ce portrait a quelque ressemblance,
Puisqu'en m'y comparant vous m'avez reconnu,
Je vous demande à tous la juste récompense
Que vous devez à la vertu. —
A la vertu? — Je suis l'ami de la jeunesse!
Je fais naître à la fois l'estime et la tendresse!
Je brave les destins et les opinions!
J'impose un joug aux passions!
Le bonheur, jour par jour, file ma vie entiere!
Et la paix, chaque soir, vient fermer ma paupiere!
Hélas! s'il étoit vrai! si parmi les mortels
Un tel homme eût jamais habité sur la terre,
Qui de vous lui pourroit refuser des autels?

A cet argument imprévu, les suffrages du peuple se réunissent en faveur d'Épicure. Un sybarite les suspend, en s'écriant d'une voix un peu foible :

J'invoque ici les loix et leur sévérité,
Pour punir la doctrine et l'immoralité
D'un homme dont tout le mérite
Est de chercher la volupté

Et de l'enseigner. — Sybarite,
En nommant ma divinité,
Tu profanes son nom. Ta langueur, ta paresse,
Ta stupide inutilité,
Sont les crimes de la mollesse,
Mais ne sont pas la volupté.
Apprends que la volupté pure
N'accorde ses faveurs qu'aux mortels vertueux;
Qu'elle est fille de la nature,
Dont elle a conservé les traits majestueux;
Qu'une ame forte et magnanime
Peut seule goûter ses bienfaits,
Et qu'elle n'habita jamais
Dans un cœur souillé par le crime.
Ce fut elle, en naissant, qui dirigea mes pas,
M'enseigna mes devoirs, fut mon guide et mon maître.
Vous qui ne la connoissez pas,
Sachez du moins comment j'appris à la connoître.

Dès que je connus le plaisir,
La peine ou l'espérance,
Mon cœur éprouva le desir
D'en faire confidence.
Partageant ma félicité,
J'en doublai la mesure,
Et je me dis : La volupté
Est dans l'amitié pure.

Mais l'amitié pour le bonheur
Ne suffit pas encore.
L'amour fermentoit dans mon cœur,
Daphné l'y fit éclore.

Dédaignant toute autre beauté,
Je n'idolâtrai qu'elle,
Et je me dis : La volupté
Est dans l'amour fidele.

Je vis pleurer des malheureux.
Sensible à leurs alarmes,
Je pleurai d'abord avec eux,
Puis j'essuyai leurs larmes.
Jamais mon cœur n'avoit goûté
Si douce jouissance,
Et je me dis : La volupté
Est dans la bienfaisance.

Ainsi, simple dans mes discours
Et dans mon caractere,
Je jouis en faisant toujours
Le bien que je peux faire,
Et de tout plaisir apprêté
Dédaignant l'imposture,
Je ne trouve la volupté
Qu'au sein de la nature.

A ces mots, une acclamation universelle, un murmure d'attendrissement et de plaisir fit triompher le philosophe, et confondit ses accusateurs. Tandis qu'ils se retiroient la rage dans le cœur et la rougeur sur le front, tout le peuple reconduisoit Épicure en répétant avec ivresse :

Il nous a dit la vérité:
Quand on a l'ame pure,
On ne trouve la volupté
Qu'au sein de la nature.

FIN DU TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

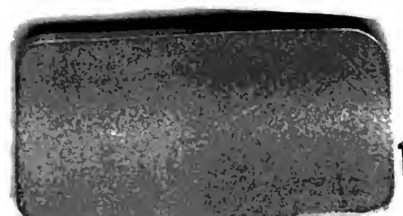
TABLE.

COURS DE MORALE.

SECONDE PARTIE.

FIN DE LA TABLE.





1957